

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

14^e Année. N^o 678. — 9 Avril 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

M. SCHNEIDER

La nouvelle grève du Creuzot, la seconde de cette année, celle qui a éclaté dans les derniers jours du mois de mars, aux puits Saint-Pierre et Saint-Paul, met de nouveau en évidence la personnalité de M. Schneider, le directeur de cet établissement si important.

L'actualité nous fait donc une loi de présenter à nos lecteurs cette puissante individualité industrielle, qui a su si bien mettre en œuvre ce précepte de Franklin : « Poussez vos affaires : que ce ne soit pas elles qui vous poussent. »

M. Schneider, ce grand industriel, dont notre gravure reproduit la physionomie fine, intelligente, et qui dénote une certaine dose de volonté, a été porté par les événements à un poste politique éminent et délicat.

Dans sa car-



M. Schneider, président du Corps législatif, directeur des usines du Creuzot. — (D'ap. la phot. de Franck.)

rière politique, où les électeurs de Saône-et-Loire l'ont lancé depuis 1843, M. Schneider a montré comme dans sa vie industrielle, non pas les qualités brillantes qui éblouissent, mais cette rectitude d'esprit qui lui a appris à penser et à parler juste. Sans viser au grand et au sublime, son ambition oratoire se contente de dire raisonnablement. Cette modestie n'a pas dépouillé son talent de la finesse ni de l'esprit d'à-propos.

L'héritage du brillant M. de Morny au fauteuil présidentiel était une lourde succession pour M. Schneider. Eh bien, c'est dans cette position qu'il a donné la mesure de ses qualités, démontrant à un pays d'égalité comme le nôtre, qu'il y a raison de travailler les premières années de sa vie à se rendre capable d'un grand emploi.

L. DE B.

COURRIER DE PARIS

Dieu merci! nous allons donc être enfin délivrés de l'homme aux biens de la terre. Pardonnez-moi cet exorde *ex abrupto*, mais je n'y résiste pas, j'ai besoin d'épancher ma joie; car, en vérité, cet implacable personnage nous avait soumis à de trop cruelles persécutions depuis tantôt un mois.

L'homme aux biens de la terre, vous le connaissez, n'est-ce pas?

C'est cet abominable individu que vous rencontriez partout depuis que nous gémissions en proie aux horreurs d'un hiver interminable; depuis que la neige odorante du printemps dont parle le poète était remplacée par des flocons de givre avec lesquels nous souffletait une bise insolente.

Naturellement exaspéré des fantaisies ineptes d'une saison comme fort heureusement on en voit peu, vous exhaliez votre colère. Lui aussitôt d'intervenir avec son refrain béat et crispant.

— L'effroyable temps! gémissiez-vous en soufflant dans vos doigts.

— Oui, mais c'est si bon pour les biens de la terre.

— On n'entend parler que de maladies...

— Les biens de la terre aiment par dessus tout les froids prolongés.

— J'ai encore, ce matin, enterré mon meilleur ami qui a succombé à une pneumonie aiguë.

— Vous verrez quels haricots nous aurons... Ce sera magnifique.

— L'épidémie de petite vérole a fait un nombre de victimes...

— Et les nêles!... Les nêles sont pleines de promesses... Les colzas aussi... Vous comprenez, c'est l'important... Hiver tardif est productif... Le dicton de mon pays a raison... Moi, d'abord, je ne sors pas de là, quand les biens de la terre...

Va-t'en au diable, sermonneur incorrigible, radoteur agaçant.

Venir parler de la santé des petits pois ou de l'avenir du blé noir à un père qui a enterré sa fille le matin, ou à un malheureux qui crache ses poumons, grâce à la température odieuse à laquelle nous avons été soumis si longtemps, c'est plus que de la bêtise à la fin... c'est de la férocité.

Mais il ne s'en aperçoit pas, l'homme aux biens de la terre. C'est un monomane qu'on laisse circuler, quoi qu'il soit infiniment plus redoutable que ce pauvre M. de Puyparlier.

Heureusement un rayon de soleil a paru au ciel. Le printemps, qui a manqué son entrée, va se décider à se montrer en scène, et l'homme aux biens de la terre renouvellera ses litanies jusqu'à la prochaine occasion.

Fasse le ciel que cette occasion-là revienne le plus tard possible!...

— Cette part faite tout d'abord à une indignation concentrée trop longtemps, causons tranquillement.

Pour commencer, un gros bon point au jury du Salon de 1870.

On annonce, en effet, que ces messieurs de la haute cour de peinture ont rendu un verdict qui trouvera dans l'opinion un écho que... dont...

Disons tout simplement un verdict plein de sagesse, pour ne pas avoir l'air de faire des comparaisons.

De quoi s'agissait-il?

De ce Salon appelé jadis improprement *Salon d'honneur*, où l'on avait la prétention d'accumuler les toiles à effet, mais où, en réalité, on exhibait le plus souvent des échantillons navrants de peinture officielle et de peintres kilométriques.

C'est là que les tableaux à longueur étaient installés, là aussi que prenaient rang tous les fabricants de profils administratifs, législatifs, ministériels. Les officiers supérieurs qui avaient eu la fantaisie de faire représenter leurs graines d'épinards encombraient aussi ce capharnaüm, où ils faisaient un vis-à-vis avec une multitude de batailles dans lesquelles le hideux était en général remplacé par

le chauvinisme du pinceau, une des variétés les plus absurdes du genre.

Or, les jurés de 1870 comprenant (mieux vaut tard que jamais) ce qu'une telle dénomination donnée à un tel bazar avait de ridicule et de déplacé, ont décidé que désormais il n'y aurait plus de *salon d'honneur*.

Les cadres de l'armée (pardon!) se logeront çà et là, les suaves images de nos fonctionnaires de tout ordre s'éparpilleront de façon à ce que la digestion de tant de croutes soit plus facile. Seuls, les tableaux disproportionnés garderont le peu enviable privilège d'être logés dans ces steppes.

Nous le répétons avec plaisir, c'est là une réforme excellente.

Il y avait dans le seul fait de l'existence d'un salon d'honneur quelque chose de blessant pour les artistes. C'était aussi un empiétement injustifiable sur les droits du public.

A quel titre MM. les jurés des années précédentes se promettaient-ils aussi de devancer les arrêts du seul vrai juge? Pourquoi semblaient-ils vouloir imposer l'admiration *par ordre* en face des platitudes les plus dénuées de valeur.

Le banc d'honneur, c'est bon pour les gamins de sixième. On ne fait pas ainsi de la pédagogie avec les hommes.

Ajoutons que, si l'on consultait les annales, on verrait que, huit fois sur dix, les œuvres à riche sensation n'étaient pas celles que le caprice et le bon plaisir avaient classées dans le salon soi-disant honorifique.

Il est mort. Qu'il emporte tous nos compliments d'heureux décès!

— Une autre nouvelle qui nous paraît mériter également un joyeux salut de bienvenue, c'est celle qui donne à espérer pour un temps prochain une refonte complète, radicale, absolue de cet établissement de Babel, qui a nom le Conservatoire impérial de musique.

On dit, et sans satisfaction nul ne peut le redire, que M. Maurice Richard, qu'à cause de ses intentions réparatrices et aussi un peu de son agitation sur place, quelqu'un appelait hier le Duruy des beaux-arts, on dit que M. Maurice Richard, touché des plaintes innombrables qui arrivaient jusqu'à lui, a mis à l'étude un remaniement de fond en comble.

Bien entendu, il y a quelque commission sous roche, la commission étant aujourd'hui de rigueur.

Celle-ci, j'en réponds, aura de la besogne, si elle veut consciencieusement régénérer cette pétardière. On pourrait presque affirmer que tout y est à refaire.

A l'occasion des concours annuels, nous avons déjà à différentes reprises signalé quelques-uns des abus monstrueux qui fleurissent rue Bergère. C'est un volume qu'il faudrait pour dresser un inventaire par-à-peu près. Ajoutons que si l'on veut une rénovation sérieuse, il sera indispensable de mettre à la tête du Conservatoire un directeur nouveau. Le vénérable M. Auber (c'est chose convenue) porte avec une vaillance exceptionnelle ses quatre-vingt-quatre ou cinq ans; mais ce serait vouloir lui imposer à lui-même un fardeau au-dessus de ses forces que de le contraindre à présider à ces remue-ménage.

La tâche devient dix fois plus difficile et plus pénible aux heures de transition. A la place de M. Auber, je me rappellerais un mot charmant de Rossini, et je devancerais par une retraite spontanée une retraite obligatoire.

Et le mot de Rossini?

C'est juste.

— Maëstro, lui disait un jour un de ses admirateurs (je ne dis pas flatteurs, car on ne pouvait guère flatter cet homme de génie); maëstro, comment vous qui êtes si vert, ne vous décidez-vous pas à travailler encore pour la scène?

— Je suis vert, oui, répondit Rossini; mais il ne faut pas s'y fier: à mon âge, cela va bien tant qu'on est debout, mais si je tombais, je n'aurais peut-être plus la force de me ramasser.

— Tout est dans tout, a dit l'axiome.

En voilà une preuve de plus:

L'épidémie, qui a été si largement exploitée par les vaccinateurs et les reporters, m'apporte une histoire ma foi fort touchante et toute parisienne dans son authenticité.

M^{me} de X... est la femme d'un intrépide voyageur, un émule des Levallant et des Livingstone.

Tandis que M. de X... était en exploration en Afrique, du côté du Sahara, la charmante comtesse est soudainement atteinte de la petite vérole.

Un cas des plus graves.

Pendant quinze jours, la malade resta suspendue entre la vie et la mort.

Enfin l'art triomphe. Elle est sauvée... sauvée! mais à quel prix!

La première fois que M^{me} de X... se regarda dans une glace, elle ne put réprimer un mouvement d'horreur. Le mal avait, en effet, laissé sa terrible empreinte. Adieu beauté! Des stigmates indélébiles sillonnaient ce visage naguère si doux.

Sur ces entrefaites, M^{me} de X... reçoit une dépêche: c'est son mari qui annonce son retour. Il arrivera à Paris le lendemain.

Vous jugez quelles angoisses. Impossible de le préparer par une lettre à la cruelle surprise qui lui est réservée. Il faudra du premier coup, sans atténuation, paraître devant lui défigurée, méconnaissable!...

Le lendemain, à l'heure dite, on sonne...

C'est lui!

M^{me} de X..., la tête à demi-cachée dans une mantille, attend, frémissante de douleur et de crainte.

Son mari entre d'un pas hésitant... Quelqu'un lui a-t-il donc appris la fatale nouvelle? M^{me} de X... est prête à s'évanouir.

Mais, ô stupéfaction! le regard de l'époux n'a trahi aucune émotion. Il embrasse sa femme sans manifester le moindre étonnement... Qu'y a-t-il donc? que se passe-t-il?...

Il y a que M. de X... avait, pendant son voyage, eu la vue brûlée par les ardeurs du soleil africain. Il revenait aveugle!...

Et M^{me} de X... conta hier à une amie qu'elle n'avait pas eu le courage de ne pas s'en réjouir.

Au fait, qui oserait la blâmer?

— Il y a eu, il y a encore de grosses rumeurs dans la république des lettres, à propos des préfaces d'Alexandre Dumas fils.

Un nouveau volume du Théâtre du spirituel écrivain vient de paraître. Ce volume contient *l'Ami des femmes* et les *Idées de M^{me} Aubray*. Double matière à dissertations sur le passé, le présent et l'avenir de la femme, sur la faute et le rachat.

Madeleine a-t-elle droit aux mêmes égards qu'Agnès?

Il y a longtemps que la question fut posée, et personne n'a jamais pu la résoudre.

Doit-on faire autant de cas du fruit ramassé sous l'arbre que de celui qui est bravement resté attaché à sa branche?... Les casuistes disent tour à tour oui et non. Les jardiniers vous répondront que les fruits ramassés ne se conservent pas.

Je crois que ce sont les premiers qui ont raison.

Alexandre Dumas fils, lui, est encore en train de creuser le problème, et il le creuse si profondément, si profondément que je crains de le voir, comme Gavarni à la fin de sa carrière, tomber dans le travers de ceux que Rabelais appelait jadis des abstrauteurs de quintessence.

Non pas que je sois de ceux qui trouvent mauvais que le théâtre ait la prétention d'être une école.

Je crois, au contraire, que c'est là son but vrai, sa mission élevée. En dehors de l'enseignement moral et social, le théâtre tombe au niveau des arts d'agrément d'un ordre tout à fait inférieur.

Dumas fils l'entend ainsi, et je l'en félicite.

En ce moment même, il est en train de mettre la dernière main à une pièce qui promet de faire un fier vacarme dans le monde. C'est tout simplement la démonstration pratique, inexorable, par des faits vivants et palpables, de la nécessité du divorce.

Grande thèse bien faite pour tenter la plume du philosophe auteur!

Mais, — et c'est ici que je m'éloigne peut-être un peu des idées de Dumas fils, de ses idées actuelles, bien entendu, — mais j'estime, sauf erreur, que le théâtre doit enseigner sans sermons.

Tout doit jaillir des éléments de la donnée choisie. Il ne faut pas que l'écrivain dramatique ait besoin de dire au public : « Voici ce que je veux ou ai voulu démontrer... » Il faut que sans tirades, le public en sortant et en se rappelant ce qu'il vient de voir, se prenne à penser :

— Mais cette institution si noble est absurde, inutile!... Mais voilà un abus monstrueux, évident, qui a fait le malheur de la vie des personnages qui ont tout à l'heure souffert devant moi... Guerre à l'abus! A bas l'institution!

Ainsi se déduit pour moi la fonction moralisatrice du théâtre. Dès lors, on ne comprendra pas que je sois peu partisan des longues préfaces telles que Dumas fils les écrit aujourd'hui.

Pour remarquables, elles le sont, et sans contestation possible. Jamais Dumas fils ne s'est montré plus nerveux et plus verveux, c'est une véritable prodigalité d'aperçus capricieux, de pensées fouillées. Mais la logique n'en est pas moins là pour protester.

Car enfin c'est un dilemme.

Si la préface est nécessaire, elle condamne la pièce, en démontrant que celle-ci avait besoin d'être expliquée, et n'a pas clairement soutenu ce qu'elle voulait soutenir.

Si, au contraire, la pièce était à souhait, voilà la préface condamnée à son tour, puisqu'elle nécessitait une superfétation.

J'ai dit.

Un écho funèbre, recueilli par Grévin, le spirituel dessinateur, qui me le racontait ce matin même, tout chaud, tout bouillant.

Grévin revenait de l'enterrement, et à côté de lui cheminaient deux autres curieux :

— Ce pauvre B..., fit l'un des deux..., je ne suis pourtant pas très-sensible... mais il avait l'air d'un si excellent homme... malgré moi, j'ai été ému comme je le suis rarement... j'ai pleuré!... positivement, j'ai pleuré.

— Moi pas... Il ne me laisse pas tant de regrets que cela.

— Dame, écoutez!... Vous le connaissiez peut-être mieux que moi!...

Il est tout simplement superbe, ce mot à la Balzac!

J'ai parlé de mort.

Parmi ceux qui ont figuré sur les listes nécrologiques de ces temps derniers (listes trop bien remplies, hélas!) fut une personnalité qui mérite un coup de plume à part. Je veux parler de Jacottet, un des hommes les plus heureusement doués pour les affaires littéraires.

Jacottet!... Qui ça, Jacottet?...

Oui, l'oubli est déjà venu, ce qui explique que personne n'ait parlé de cet excentrique individualité. Et pourtant comme il remplissait, il y a douze ans, Paris du bruit de ses exploits industriels, du fracas de ses réclames!

Jacottet, qui avait une intuition merveilleuse des goûts du public et une conception instantanée des combinaisons nouvelles, fut l'un des fondateurs du journal même où je lui consacre ces lignes. Avec M. Bourdilliat, notre intelligent administrateur de l'heure actuelle, il comprit qu'il y avait à créer, à côté de *l'Illustration*, un journal demandant à des conditions tout à fait neuves de bon marché une extension exceptionnelle.

Plus tard, ce fut lui qui conçut *Paris-Journal*, premier du nom.

Car Jacottet était précisément ce type étrange, tout moderne et tout parisien, que l'on appelle le lanceur.

A lui cette habileté sans rivale pour manier l'annonce, pour faire miroiter le prospectus, pour amener l'abonné. C'était presque du génie. Il possédait aussi à un inconcevable degré le don de l'improvisation naturelle. J'entends par là que rien ne

pouvait le surprendre en fait de difficultés d'exécutions à vaincre.

Je me souviens, à *Paris-Journal*, de l'animation de l'imprimerie à onze heures du soir.

Rien n'était prêt. Rien.

N'importe! Jacottet mettait son habit bas, commençait à houspiller les uns, à seconder les autres. Il imposait lui-même les caractères, rognait les bois, faisait marcher les machines, commandait, séance tenante, au premier venu qui lui tombait sous la main un article pour boucher un blanc.

Et à la minute dite, le journal promis se trouvait en état, bâclé comme par un procédé fantastique.

Avec toutes ces qualités, Jacottet ne fit pas fortune, tant s'en faut, puisqu'il fut obligé de s'expatrier à la suite d'affaires malheureuses, et d'aller en Italie se refaire, à quarante-cinq ans, une situation nouvelle.

D'où vient qu'un homme si bien doué sous certains rapports n'ait pas pu arriver à la fortune!

Certes, il parcourut une assez longue étape puis-que simple ouvrier d'abord, puis surveillant de la vente de *l'Événement*, il en était arrivé à être à la tête d'une des principales librairies et d'un des principaux journaux illustrés de Paris.

Mais ces prospérités ne furent qu'éphémères, parce que celui qui savait si bien vaincre ne savait pas profiter de la victoire.

Ah! les délices de Capoue!

Ce pauvre Jacottet avait un défaut qui devait le perdre et qui l'a perdu. Il déjeunait.

J'entends par là qu'il déjeunait longuement, copieusement, en s'oubliant chez Grossetête ou au café Riche jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi, racontant des histoires, échafaudant des projets, bâtissant des châteaux en Espagne, et ne s'apercevant pas que pendant ce temps-là c'étaient ses intérêts qui pâtissaient.

Et puis, Jacottet aimait la prodigalité par ostentation.

Quelque vastes que fussent ses recettes, sa caisse c'était le fond de sa poche, où il engouffrait billets et or! Ainsi lesté, il ne cherchait qu'une occasion pour tirer ces liasses et ces rouleaux aux yeux des passants. Au café, entre la poire et le fromage, il exhibait aux regards surpris de ses voisins, huit, dix, douze, vingt mille francs, qu'il rangeait, remettait en portefeuille, ressortait, rangeait...

Si Jacottet avait eu quelqu'un d'assez autorisé et d'assez énergique pour mettre un frein à ses fantaisies et faire de l'ordre avec son désordre, il serait devenu millionnaire et aurait très-certainement créé cinq ou six publications de premier mérite, car il avait à ce sujet des projets gigantesques et pleins de sève qui auraient infailliblement abouti à des succès énormes.

Au lieu de cela, il est mort là-bas, presque en exil, sans avoir revu ce boulevard qu'il aimait tant.

Et *nu ic erudimin*... Accepte qui voudra cette leçon.

L'Opéra, qui ne vit décidément plus qu'en ruminant, va, après *Robert*, reprendre le *Freyschutz*.

Or, avec un à-propos de hasard, un de nos excellents confrères, M. Guy de Charnacé, m'envoie un volume qu'il vient de publier et qui n'est autre qu'un recueil des lettres de Goethe et de Weber, l'auteur immortel de cette partition que nous allons réécouter? rue Le Peletier.

J'ai naturellement ouvert le livre avec un sentiment de vive curiosité.

On aime tant à voir les grands hommes racontés par eux-mêmes. Ceci bien posé, je le constate tout d'abord, le résultat de leur lecture a été une surprise des plus profondes.

Volontiers on se représente Weber dans une attitude de rêverie olympienne, le front dans un nuage, les yeux noyés de romantiques effluves. Sa correspondance nous fait connaître un Weber absolument différent.

C'est un Weber bon père, bon époux, bon citoyen. Un peu plus, et j'ajoutais : Bon garde national!

Notez bien que ce n'est pas un reproche que je lui adresse. Tout au contraire, cette absence de pose me touche infiniment plus que des allures emphatiques et préparées. Je suis sincèrement ému quand je vois cet homme de génie écrire tout comme le plus naïf des bourgeois :

« Cher frère,

« Peu de mots seulement aujourd'hui, mais qui te causeront toute la joie que je ressens de les écrire. Ma bien-aimée Lina a mis au monde avant-hier matin, à deux heures une grosse fille bien portante, après des douleurs affreuses héroïquement supportées... Dieu soit loué! c'est fini... »

Partout ainsi on retrouve l'homme de la famille et du foyer, et l'on apprend à estimer celui qu'on admirait déjà.

Partout aussi, il faut bien le dire, on acquiert la preuve que Weber s'entendait merveilleusement à soigner sa gloire. Ce ne sont que détails sur les pièces de lui qu'on a montées, qu'on monte ou qu'on montera. Il ne tarit pas en remerciements à l'adresse des puissants du monde, quand ces puissants ont le bon goût de protéger sa musique.

C'est là un côté tout à fait curieux. Et ici encore je n'entends pas formuler un blâme, mais faire une constatation. Rien ne me paraît plus légitime que de prendre un incessant souci de ses œuvres.

Il est toutefois une observation qu'on ne peut passer sous silence.

Ce qui étonne le plus dans les lettres de Weber, c'est l'absence à peu près complète d'aperçus élevés, d'idées personnelles, de pensées originales. Il n'éprouve pour ainsi dire jamais le besoin de faire autre chose que causer de ses petites affaires.

Quoi qu'il en soit, comme je le constatais, cette correspondance, si elle ne révèle pas chez Weber des hauteurs d'aperçus bien nouvelles, force à aimer l'homme. C'est beaucoup.

Pour le surplus, nous irons applaudir la reprise du *Freyschutz*. Ceux qui se font ainsi écouter n'ont pas, après tout, besoin de se faire lire.

Et la reprise de *Charles VI*?

Heu! heu! La démonstration est cette fois tout à fait complète, et il est avéré que nous ne voulons plus du chauvinisme. Le Châtelet l'avait prouvé. Le Théâtre-Lyrique a achevé la preuve.

Il nous devient impossible de rien comprendre aux enthousiasmes frénétiques de la génération précédente saluant de trépignements idolâtres le fameux :

Guerre aux tyrans!
Jamais, jamais en France
Jamais l'Anglais ne régnera!...

Le bon sens aidant, on en a fini et bien fini avec ces rengaines haineuses.

L'Anglais, notamment, est une spécialité trop exploitée, pour qu'il y ait même à glaner sur ce terrain. Les chansonnettes comiques dédaignent elles-mêmes les plaisanteries dont la perfide Albion faisait jadis les frais.

N'en parlons plus. Au lieu de s'entre-railler les peuples commencent à s'estimer.

Rien du *Bal des art stes*.

Si... un mot.

Comme on se promenait lugubrement dans la salle de l'Opéra, appelée à remplacer pour cette cérémonie annuelle la salle de l'Opéra-Comique, Leguevel de la Combe, qui cheminait dans les groupes, jeta au vent cette réflexion :

— Décidément on a mal fait de transplanter le bal de l'Opéra... Les enterrements ont l'air encore plus tristes dans les grandes églises que dans les petites...

Autre guitare...

La scène en soirée.

M^{me} de X., une mondaine effrénée qui passe pour jouer terriblement du canif dans le contrat, est assise en un coin dans une toilette dont le décolletage ne laisse que peu de chose à désirer.

Autour d'elle, un véritable attroupement d'adrateurs qu'elle encourage tous tour à tour du regard et du sourire.

— Voyez donc, fait une amie, voyez cette M^{me} de X... Ce n'est plus de la coquetterie, c'est du plébiscite!...

PIERRE VÉRON.



Le lavabo.



La cuisine.

LA CRÈCHE SAINTE-EUGÉNIE

Une institution vraiment philanthropique, vraiment utile, et que chacun doit seconder de tout son pouvoir, c'est à coup sûr celle qui consiste à venir en aide aux enfants pauvres : Tel est le but des crèches.

L'existence de cette sorte d'établissement ne date pas d'hier, mais l'idée naquit le jour où une malheureuse mère confia son enfant à une gardeuse pour aller vaquer à son travail.



Le dortoir.

C'est la vue d'une de ces gardeuses cachées qui inspira en 1844 à un homme de bien, M. Marbeau, la pensée d'établir des crèches. Il fit un appel aux gens de cœur, et, peu de semaines après, on put bénir les douze premiers berceaux. La crèche est un établissement créé et subventionné par la charité, surveillé par des dames patronesses, visité par des médecins, et offrant toutes les garanties de salubrité désirable.

Le dernier de ces établissements fondés à Paris, se trouve rue de Crimée, à la Petite-Villette et porte le nom de crèche Sainte-Eugénie.



LA CRÈCHE SAINTE-EUGÉNIE. — La pouponnière.



COLONIES ESPAGNOLES. — Soulèvement dans l'île de Cuba. Rencontre de deux cents rebelles et de troupes espagnoles dans le lit du Rio-Honda.

Figurez-vous, au fond de ce triste quartier, une petite maison, très-simple et très-propre, entourée d'une cour plantée d'arbres. L'été, dans cette cour, une large toile est tendue, et, sous cette toile, on place les berceaux. La maison ne se compose que d'un rez-de-chaussée.

Une vaste salle, ou mieux un dortoir dans lequel se trouvent une trentaine de couchettes. Trois femmes, sous la direction d'une sœur, surveillent les pauvres petits êtres que les mères à l'heure du travail, viennent confier à leurs soins et à leur dévouement. Dans le milieu de la pièce, on voit une table, entourée de chaises en miniature sur lesquelles s'assoient les plus jeunes enfants. Les dossiers élevés, rangés en cercles forment une sorte de main courante sur laquelle d'autres enfants s'appuient. Un cercle en bois, de même hauteur enveloppe le premier et borde un chemin étroit où les bambins peuvent courir sans risquer de tomber.

Les pensionnaires de ces établissements de bienfaisance sont de chers petits êtres de quinze jours à trois ans. Ils portent tous un petit costume qui leur est donné gratuitement. Les mères viennent allaiter leurs enfants, et le spectacle qu'elles offrent en ces moments-là est réellement des plus gracieux et des plus doux.

Mais les crèches, basées sur la charité publique, je l'ai dit, ont besoin cependant de demander quelque chose aux personnes qui en profitent : on demande 20 centimes, et si les 20 centimes ne sont pas donnés, soyez bien persuadés que les petits enfants ne sont pas renvoyés et qu'ils reçoivent autant de soins que si l'on payait pour eux.

Il y a des gens de cœur plus qu'on ne le pense : en voici la preuve. Dernièrement, la crèche Sainte-Eugénie a organisé une loterie à son bénéfice, et certains directeurs de nos grands théâtres se sont empressés de mettre des billets, voire des loges, à la disposition de l'administration.

D'autres personnes ont envoyé des objets de prix, et quelques uns de nos artistes les plus aimés, vont donner un concert au profit de cette maison du bon Dieu, ainsi que V. Hugo appelle les Crèches.

c. é.

M. SCHNEIDER

DIRECTEUR DU CREUZOT

M. Eugène Schneider n'est pas une individualité ordinaire, un de ces hommes dont Labruyère disait : « Il n'y a que le nom qui vaille quelque chose. »

Avant lui, dans sa famille, le nom de Schneider était l'honnête, mais obscur patrimoine de gens de la très-petite bourgeoisie de Nancy. Ses parents étaient sans fortune. Cette fortune qu'il ne trouva pas à la maison paternelle, Eugène Schneider vint la chercher à Paris. Son coup d'essai fut un coup heureux. Il entra chez le banquier Seillière, une de ces maisons où l'on apprend à bien juger les affaires, à saisir et à préciser leur point de perspective. Il fit là son apprentissage financier, comme il devait faire aux forges de Bazeilles son apprentissage de directeur métallurgiste.

On était en 1830, et M. Schneider avait alors vingt-cinq ans. La fièvre industrielle combinait ses ambitions progressistes avec les aspirations du mouvement politique, scientifique, artistique et littéraire, dans un but d'émancipation nationale. M. Schneider fut un des apôtres remarquables de cette régénération. Ses aptitudes, son activité, son habile administration, le révélèrent aux propriétaires du Creuzot, dont les richesses minéralogiques n'étaient alors qu'à l'état d'embryon. Depuis 1782, époque où se créa la première compagnie pour l'exploitation des charbonnages, et dont Louis XVI et Marie-Antoinette furent des premiers actionnaires, le Creuzot était simplement le *Creux*, une étroite vallée située entre Autun et le canal du Centre.

En 1837, M. Schneider en prend la direction, et quelques années plus tard, la production, qui était de 20,000 tonnes de fer, est portée à 130,000 tonnes. Le minerai est traité sur place, dans l'usine, il est fondu, refondu, raffiné, massé, laminé, cylindré,

transformé en barres, en rails, en blocs d'acier, en machines : locomobiles, locomotives, hélices, ponts, chaudières immenses, colossales charpentes.

Sous la direction de M. Schneider ont été créés ces grands ateliers mécaniques qui fabriquent actuellement deux locomotives par semaine.

C'est grâce à son initiative industrielle que le Creuzot compte aujourd'hui 10,000 ouvriers ; que les cités ouvrières se sont élevées, pourvues d'écoles, de bibliothèques, de magasins coopératifs, de crèches pour les enfants, d'ouvriers pour les femmes, d'hôpitaux pour les malades, d'asiles pour les vieillards et les infirmes. La ville, qui comptait à peine 3,000 habitants, est peuplée de 23,000 travailleurs.

On le voit, M. Schneider est une intelligence qui se chiffre, sa richesse également ; et si M. Schneider possède une grande fortune, on peut dire hardiment que, de toutes les pièces qu'il a employées à l'édifier, il n'y en a pas une qui porte à faux.

La grève qui a éclaté à la fin de janvier dans les ateliers d'ajustage a surpris le Creuzot au moment de sa plus active prospérité. Dès que le télégraphe lui en apporta la nouvelle, M. Schneider quitta Paris pour se rendre immédiatement sur les lieux, sachant très-bien que qui veut faire son affaire y va lui-même, et qu'on n'y envoie quelqu'un que si on veut qu'elle ne soit pas faite.

Au bout de quelques jours, les ateliers avaient repris leur physionomie accoutumée, le travail était rentré dans l'ordre.

A la fin du mois dernier, les mineurs des puits Saint-Pierre et Saint-Paul ont pris l'initiative d'une nouvelle grève qui dure encore. M. Schneider est allé de nouveau au Creuzot tenir tête aux ouvriers. Son bon esprit ne lui cache point son devoir, son obligation de le remplir, et s'il y a du péril, avec péril. Là se pose devant lui le grand problème du socialisme moderne, l'accord des intérêts du travail et du capital. Nouvel OEdipe, il regarde en face le sphinx. S'il n'a pas le génie de deviner l'énigme, il a le sens assez pratique pour ne pas se laisser dévorer par le monstre.

Derrien que le hasard l'avait fait naître, M. Eugène Schneider s'est fait le premier industriel de France, capable d'accepter comme de remplir dignement les hautes fonctions de ministre en 1851, de membre de la commission consultative après le coup d'État, de régent de la Banque de France. Les honneurs l'ont atteint, parce que son mérite s'est trouvé à leur hauteur, et son titre de grand cordon de la Légion d'honneur est aussi fièrement porté par lui que la dignité jalouse de président du Corps législatif.

LÉO DE BERNARD.

ENGAGEMENT

ENTRE LES INSURGÉS CUBAINS ET LES VOLONTAIRES DE L'ANDALOUSIE

L'insurrection est en permanence à l'île de Cuba depuis plus de deux ans, et encore l'Espagne, malgré les envois successifs de troupes et de volontaires, n'a pu parvenir à la comprimer.

La mère-patrie doit savoir aujourd'hui ce que lui coûte la haine des Cubains.

Le prétexte invoqué par les insurgés était la lourdeur des impôts. L'Espagne, disaient-ils, faisait de la *perle des Antilles* sa vache à lait. Les impôts étaient écrasants. Tandis qu'en Espagne on payait 5 réaux par tête, les Cubains payaient 12 réaux et demi, sans compter, ajoutaient-ils, les bénéfices que les fonctionnaires savaient se faire aux dépens de la population.

Un grand seigneur, un de ces gens qui, comme le disait le régent, *n'ont ni humeur ni honneur*, affirmèrent-ils dans leur colère, se ruinait-il à Madrid, on l'envoyait à Cuba, d'où, au bout de quelques années de gouvernement, il revenait millionnaire et archimillionnaire.

Pour donner une idée de la légitimité de leurs griefs, les insurgés allaient jusqu'à raconter l'ingéniosité sans pudeur de la femme d'un gouverneur

général, qui spéculait sur les cadavres de ses administrés. Elle les envoyait aux salles de dissection des États-Unis, qui les lui payaient très-cher. La bonne dame, au moyen de cette spéculation, se serait, d'après eux, amassé une fortune assez ronde.

La révolte couvait attisée par ces récriminations fantaisistes. Elle éclata dans les derniers mois de 1867, sous le gouvernement du général Lersundi.

Cespédès, l'avocat, se mit à la tête de l'insurrection. Il forma un gouvernement provisoire, dont le premier acte fut l'abolition de l'esclavage. Cette mesure émancipatrice appelait à la liberté 625,000 noirs, dont le travail, à Cuba, est exploité par 565,000 blancs. Le reste de la population, dont le total est de 1,407,000 habitants, blancs, mulâtres, noirs libres et esclaves compris, se divisa selon ses intérêts.

La guerre allumée, de nombreux combats se livrèrent entre les troupes espagnoles et les insurgés. Celui dont nous reproduisons le tragique entraînement a été livré dans le lit d'un ruisseau appelé le Hondo. Les Cubains révoltés étaient campés, au nombre de deux cents, sur le bord de ce ruisseau que couvrent les puissantes touffes des arbres tropicaux et les inextricables lenstiques, lorsqu'ils furent surpris par un détachement de quatre cents volontaires de l'Andalousie. L'affaire fut chaude. Noirs et blancs se battirent vaillamment contre les Espagnols, qui restèrent cependant, ce jour-là, maîtres du champ de bataille, après avoir tué dix-sept insurgés, pris des armes, des chevaux et des munitions, et fait douze blessés prisonniers. Cet engagement n'est qu'une escarmouche, et les Cubains tiennent toujours la campagne, réclamant leur indépendance nationale et leur affranchissement de la rude tutelle espagnole.

Ils sont soutenus dans cette lutte de revendication par les filibustiers américains, qui, malgré la neutralité proclamée du gouvernement de Washington, viennent renforcer l'insurrection, lui apportent des armes, des munitions et même de l'artillerie.

Au commencement de l'année dernière, les États-Unis ont envoyé à Madrid une mission spéciale pour déterminer le gouvernement espagnol à accorder aux Cubains leur indépendance, en offrant, comme compensation, une forte indemnité pécuniaire du paiement de laquelle le cabinet de la Maison-Blanche se portait garant.

Cette combinaison échoua.

En mars 1869, le général Banks a présenté et fait adopter au comité des affaires étrangères de la chambre des représentants à Washington, un projet de loi en vertu duquel le gouvernement est invité à proclamer une sorte de neutralité qui, en réalité, équivaut à une reconnaissance des Cubains en qualité de belligérants.

On dit même en ce moment que les États-Unis ont renouvelé ou s'apprentent à renouveler à Madrid leurs tentatives pour faire reconnaître à l'Espagne l'indépendance du Cuba.

MAXIME VAUVERT.

REVUE ANECDOTIQUE

DU PRÉSENT ET DU PASSÉ

QUINZE LOUIS XVII

(Suite)

Nous avons laissé notre treizième faux dauphin recevant l'hospitalité d'une ancienne femme de chambre de Marie-Antoinette. Ici, les détails recueillis par Quérard deviennent réellement fort curieux :

« Naüendorff fut donc installé chez son ancienne femme de chambre. On doit penser si le fils de Louis XVI fut fêté ! La maison de M^{me} de R... devint la sienne. M^{me} de R... supplia le prince (c'est le seul nom qu'il fut permis de donner à l'inconnu) d'accepter les débris de sa fortune ; il eut la loyauté ou l'esprit de refuser, et se borna à demander un tailleur, qui l'équipa de la tête aux pieds.

« Cependant Naüendorff avait pris un maître de

français; en peu de temps il fit de notables progrès, et il arriva à parler d'une façon assez intelligible sa langue paternelle et à l'écrire très-suffisamment pour un prince de droit divin.

« A cette époque, juillet 1832, vivait au fond d'un village de la Beauce, à Gallardon, près Chartres, un cultivateur nommé Martin; le père Martin passait dans tout le pays pour recevoir des révélations du ciel; une circonstance curieuse avait servi à propager cette réputation de visionnaire dont jouissait l'humble paysan.

« Les amis de Naüdorff comprirent le parti qu'on pouvait tirer des visions du cultivateur de la Beauce; on lui demanda une entrevue, qui eut lieu en septembre, au presbytère de Saint-Arnould, petit village près Dourdan.

« Le prétendu fils de Louis XVI fut présenté à Martin, qui, disait-on, ne savait pas quel personnage devait paraître devant lui; dès le commencement de l'entrevue, il reconnut le duc de Normandie, déclara qu'il était bien le Dauphin, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette; l'enthousiasme des affiliés n'eut plus de bornes: on versait des larmes, on s'embrassait, et le soir, le prince, le prophète et tous les témoins communiaient dans la modeste église du village.

« Le bruit de ces faits se répandant dans toute la Beauce l'existence et le retour du duc de Normandie s'y accréditèrent généralement; des souscriptions s'organisèrent; les curés de village mirent leurs noms en tête des listes, et ils décidèrent que la moitié de leurs modestes appointements serait remise à l'innocente victime de la Révolution française; sous l'influence des curés, les fermiers, les dévotes apportèrent leur offrande à la quête, et on n'estime pas à moins de quatre millions les sommes qui en l'espace de quatre mois furent remises à Naüdorff! Ce fut un fermier de Saint-Arnould, nommé Noël Paquet, qui fut chargé d'apporter les fonds au Dauphin si miraculeusement retrouvé; tous les samedis, Noël arrivait à Paris, avec un énorme panier couvert suspendu à son bras; il en tirait les légumes les plus excellents, les fruits les plus beaux, et les doubles louis les plus vieux qu'il fût possible de trouver; un jour il pliait sous le fardeau: son vaste panier contenait plusieurs centaines de mille francs en or et en billets de banque.

« D'anciens serviteurs du roi-martyr déclarèrent que ce nouveau venu n'était pas un fourbe comme ses prédécesseurs; ils se portèrent garants de son identité; leur conviction précéda et détermina les autres.

« Naüdorff alors prit maison: il eut des chevaux, une voiture de Thomas Baptiste, une livrée; sur les boutons dorés de ses valets on avait gravé une couronne brisée. Le Dauphin fit plus: grâce à son argent, il eut une cour, des aides de camp, des officiers d'ordonnance; il se composa un ministère, et on remarqua qu'il distribuait généreusement ses portefeuilles à des femmes jeunes et jolies; l'héritier de soixante rois de droit divin alla plus loin, il créa un journal (*la Justice*) chargé de défendre ses intérêts.

« Cependant la présence à Paris d'un prétendant à la couronne commençait à faire quelque bruit; une circonstance que ses amis appelèrent providentielle vint mettre le comble à cette émotion. Un jour (c'était le 28 janvier 1834), Naüdorff avait déclaré vouloir être seul; il avait poussé une reconnaissance dans plusieurs rues de sa capitale, et il avait daigné dîner chez Véfour, comme un simple bourgeois. Le soir, il revenait (rue de Bourgogne, n° 12), au faubourg Saint-Germain, où il avait établi sa demeure; il faisait nuit close; Naüdorff venait de traverser la place du Carrousel, et il s'était engagé sous le guichet qui conduit au quai, et qui à cette époque, on peut s'en souvenir, n'était pas illustré d'un factionnaire. Tout à coup un homme s'approche du représentant de la monarchie, lui pose la main gauche sur l'épaule, et de la droite lui porte cinq coups de poignard dans la poitrine en lui disant: « Meurs, Capet! » Heureusement, Louis XVII portait suspendue à un cordon de soie une petite médaille représentant la Sainte-Vierge, qu'il tenait, disait-il, de la reine-mère; la pointe du poignard frappa sur cette relique qu'elle perça; mais, grâce à

cet obstacle, elle ne put qu'effleurer les chairs, sans attaquer aucun organe essentiel. L'assassin prit la fuite; Naüdorff, n'osant pas crier dans la crainte d'être arrêté et conduit au corps de garde, où il aurait fallu décliner ses noms, prénoms et qualités, parvint à grand-peine à regagner sa demeure, où il fut obligé de garder le lit pendant plusieurs semaines.

La confiance des fidèles prit de nouvelles forces; le *Meurs, Capet!* dissipa les derniers doutes, et, il faut le dire, les discours du prince étaient assez habilement arrangés pour capter la crédulité de gens qui ne demandaient qu'à être abusés.

« Voici comment il racontait lui-même ses infortunes:

« Je ne me suis pas évadé du Temple, disait-il, j'en suis sorti le plus naturellement du monde. Un comité royaliste s'était organisé; son but était de me sauver; M. de Frotté, un de ses membres, se présenta à M. Dussault, mon médecin, devint son élève et eut ainsi ses entrées au Temple; un jour il me prit, me conduisit dans un cabinet placé sous la flèche de la tour, et me recommanda le plus profond silence; on me substitua un enfant malade, condamné par la Faculté; deux jours après, cet enfant mourut, et on l'enterra comme le Dauphin; après ma mort, il n'y avait plus de prisonniers au Temple; toute surveillance cessa donc, et je sortis sans rencontrer le moindre municipal; cependant le bruit de cette ruse se répandit dans un certain monde; il fallait dépister les recherches de la police; le comité royaliste imagina alors d'envoyer des faux Dauphins sur toutes les routes du royaume; on prit une douzaine d'enfants de mon âge, on leur confia une partie de mes secrets de famille, et on les expédia, l'un à Bordeaux, l'autre en Vendée, le troisième en Allemagne, etc. Ce sont ces enfants qui, devenus hommes plus tard, ont essayé de continuer le rôle qu'ils avaient été chargés de jouer; c'est là l'explication du nombre incroyable de faux Dauphins.

Cette dernière explication n'était pas la moins adroite et devait contribuer encore à dérouter les incrédules.

« A ces circonstances s'en joignirent d'autres, dont l'auteur de la Notice sur ce personnage dans *l'Illustration* a été le témoin, et qui méritent d'être rapportées.

« Naüdorff était à table; il dînait en compagnie de plusieurs personnes; une dame, la mère de l'un des convives, qui arrivait de la province, et qui n'avait jamais vu le prétendu duc de Normandie, fut fort étonnée d'apprendre qu'elle se trouvait en présence du roi légitime de France.

« Monsieur, lui dit-elle, je n'ai jamais vu le Dauphin; mais une dame de mes amies m'a raconté qu'elle avait eu l'occasion d'approcher plusieurs fois de lui, dans son enfance, et qu'elle avait remarqué qu'il avait, au milieu de la mâchoire inférieure, deux dents, deux incisives, aussi étroites et aussi pointues que des dents de lapin.

« Naüdorff abaissa immédiatement sa lèvre inférieure, et montra à la société ébahie les deux dents de lapin demandées.

« A quelques jours de là, une autre dame fort riche, M^{me} la comtesse de *** voulut voir le duc de Normandie; elle lui fut présentée et lui dit qu'elle avait souvent joué, à Versailles, avec le Dauphin; Naüdorff répondit aussitôt qu'il la reconnaissait: mais cette reconnaissance fit peu d'impression sur la visiteuse. « Si vous êtes le fils de Marie-Antoinette, répliqua-t-elle, vous devez vous rappeler un petit nom d'amitié que vous me donniez dans nos jeux d'enfants. » Le royal rejeton hésita quelques minutes; madame *** riait de son embarras. « Ce petit nom, disait-elle, il est impossible que vous l'ayez oublié.

« — Attendez, attendez, je me rappelle, je crois me rappeler.

« — Vous croyez?...

« — Oh! ma mémoire! non; je ne trouve rien... Ce nom!... mais vous y tenez donc beaucoup!

« — Oh! essentiellement...

« — Que sais-je, moi! je vous appelais ma petite amie?...

« — Non, ce n'est pas cela.

« — Mon cœur?...

« — Vous n'y êtes pas, fit en riant la comtesse; tenez, voulez-vous m'en croire, changeons de conversation. »

« Et en effet, on parla de toute autre chose, de la pluie, du beau temps; cependant Naüdorff ne se mêlait pas à l'entretien; ordinairement il avait une paresse de vrai prince, et on voyait ce soir-là que son esprit suait sang et eau; sa bouche marmottait des syllabes inintelligibles; ce fut une soirée très-maussade; enfin, M^{me} la comtesse de *** se leva, prit son chapeau et se disposa à partir; on entendit avancer sa voiture; déjà elle avait descendu quelques marches; tout à coup Naüdorff se précipite sur l'escalier, il arrête cavalièrement la dame par le bras... « Ce nom, je le sais, » lui dit-il.

« Un sourire d'incrédulité effleura les lèvres de la comtesse.

« Rentrez un instant, » dit avec autorité le prétendant.

« M^{me} *** rentra; on ferma les portes et on ouvrit les oreilles.

« Voyons, j'écoute, dit-elle; il est tard, dépêchez-vous.

« Alors le prince, avec tout le flegme allemand, articula quatre syllabes dont la réunion produisit un mot qui n'était pas dans le dictionnaire, mais qui traduisait très-clairement une idée fort étrange. Ce mot, nous regrettons de ne pouvoir le reproduire ici; deux raisons s'y opposent: la première, c'est qu'il est devenu un secret que Naüdorff nous fit jurer de conserver; la seconde raison, je la tais; elle est d'ailleurs très-clairement exprimée dans un refrain célèbre de Béranger.

« Cependant, à la prononciation, un peu accentuée, il est vrai, de ce nom, M^{me} *** était tombée sur une chaise; elle suffoquait, il fallut couper les lacets de sa robe, il fallut lui faire respirer des sels; enfin, après vingt minutes à peu près, elle reprit connaissance, plongea ses grands yeux fixes sur le prétendant, prit sa main qu'elle baisa, puis elle partit sans dire un mot.

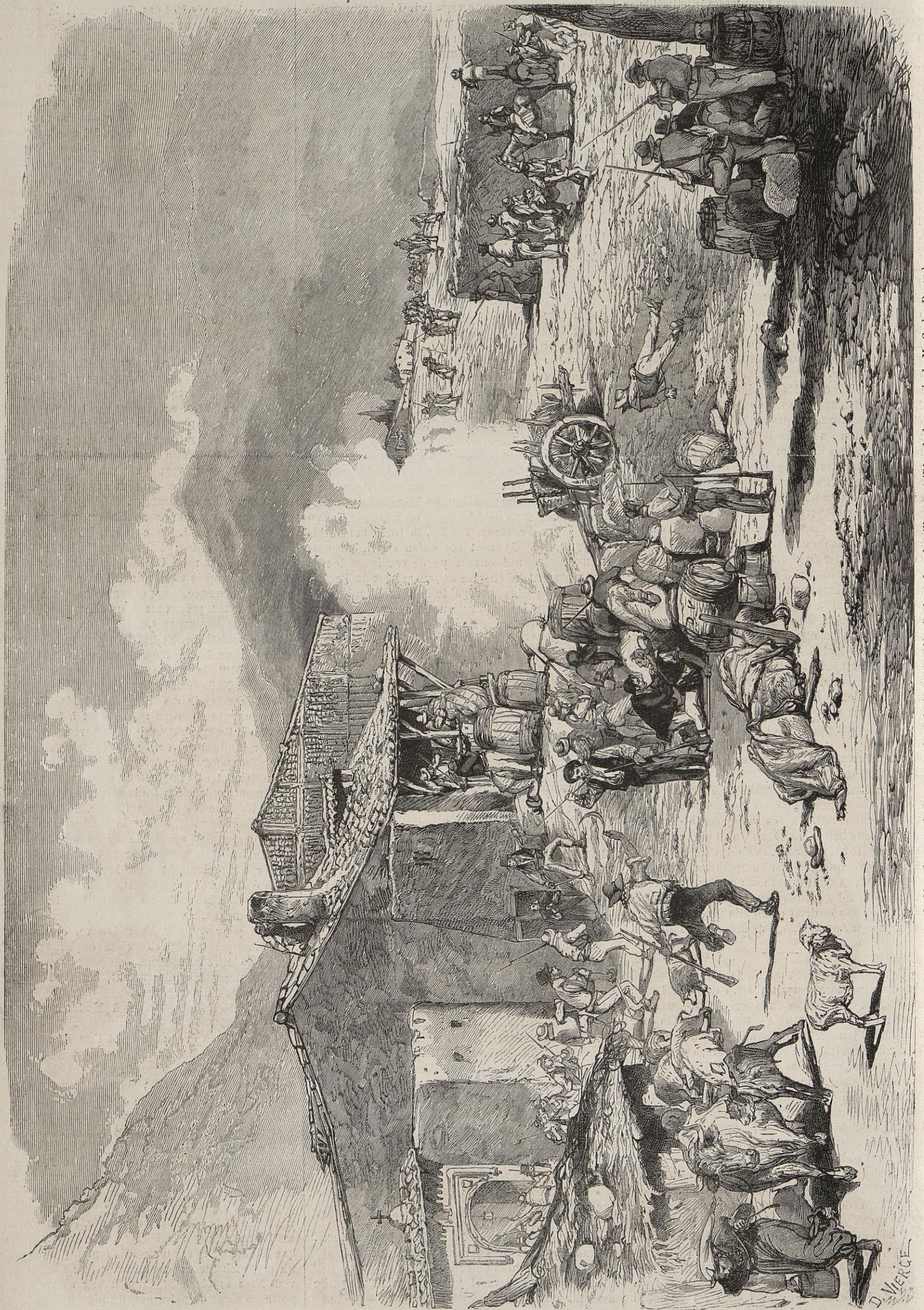
« Le lendemain, Naüdorff reçut une lettre qui contenait un bon de 150,000 francs sur un banquier; le soir, M^{me} la comtesse *** était partie pour l'Allemagne; Naüdorff ne la revit plus.

« A la suite de ces divers incidents, Naüdorff prit un aplomb royal; il écrivit à M^{me} la duchesse de Berry qu'il avait découvert un moyen de sauver la dynastie exilée, et de rendre en même temps hommage à la vérité si longtemps méconnue. Il s'agissait tout simplement d'un mariage solennellement contracté entre la princesse exilée et l'héritier légitime des rois de France. Naüdorff proposait donc sa main à M^{me} la duchesse de Berry, et il s'engageait à adopter le duc de Bordeaux et à le reconnaître pour le Dauphin de France. On fit observer au prétendant que M^{me} de Berry avait épousé, trois ans auparavant, M. de Lucchesi-Palli, et qu'il avait lui-même une femme légitime au fond de l'Allemagne. Il répondit que Napoléon avait bien divorcé pour épouser Marie-Louise, et il envoya M. le marquis de S***, chargé de ses pleins pouvoirs porter sa lettre à Madame.

« Le plénipotentiaire revint, mais ne rapporta pas l'ombre d'une réponse.

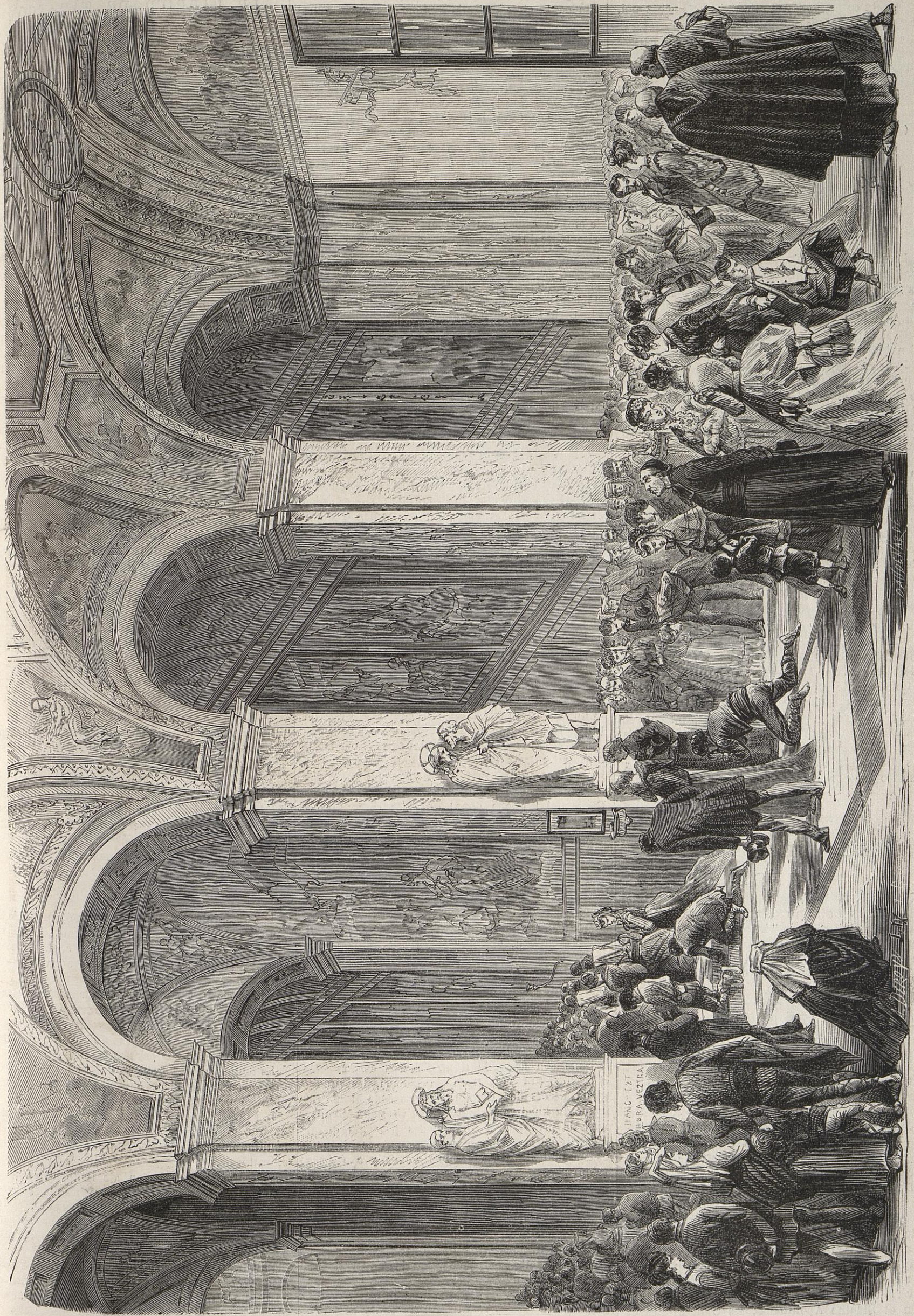
« Naüdorff s'adressa alors à Madame d'Angoulême, en 1834.

« Vous irez à Prague, dit-il à l'un de ses agents (M. A. Morel de Saint-Didier), vous verrez ma sœur, vous lui direz que j'existe et que je suis décidé à me faire reconnaître par elle; vous lui direz que dans le voyage à Varennes elle était habillée en petit garçon, et moi en petite fille; que je n'ai pas oublié les faux noms que nous primes l'un et l'autre pendant le trajet, et que je suis prêt à lui faire connaître ces noms; vous ajouterez qu'au Temple, la reine notre mère et Madame royale notre tante écrivirent quelques lignes sur un papier, que ce papier fut coupé en feston par le milieu, qu'une moitié de cette pièce lui fut donnée, et que l'autre me fut remise; que celle-ci ne m'a jamais quitté, que je l'ai encore et que je suis tout disposé à opérer un rapprochement; et si tout cela ne suffit pas, vous ferez savoir à Madame d'Angoulême que je porte un signe de naissance, un pigeon bleu formé par un bizarre assemblage de veines et de nerfs;



ESPAGNE. — Des paysans de Maceda se coalisent pour refuser l'impôt et se barricadent dans le village. — (D'après le croquis de M. Carlos Perez.)

D. VERGE



ESPAGNE. — Des paysans de Maceda se coalisent pour refuser l'impôt et se barricadent dans le village. — (D'après le croquis de M. Carlos Perez.)

ROME. — La Scala Santa le dernier vendredi du mois de mars. — Les fidèles montent à genoux les marches du sanctuaire. — (D'après le croquis de M. Bonifazi, artiste peintre.)

qu'elle porte, elle, un signe pareil sur la même partie du corps, mais à droite chez elle, et chez moi, à gauche.

« Le diplomate porteur de ces étranges paroles partit pour Prague; il affirma avoir complètement rempli sa délicate mission, mais n'avoir pu obtenir de réponse.

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

(A continuer.)

SOULÈVEMENT A MACEDA

EN ESPAGNE

Les contribuables de Maceda pensent du budget espagnol ce, qu'à la fin de 1839, pensait ou disait du moins M. de Cormenin du budget français. Pour le pamphlétaire Timon les impôts étaient un abus, un préjugé. Il ne demandait pas comment on dépensait l'argent, mais il trouvait qu'on avait tort d'en dépenser et, par conséquent, d'en percevoir.

Je ne me rappelle plus les bonnes raisons que donnait alors M. de Cormenin à l'appui de sa thèse économique et je n'ai pas à développer ici les théories financières que peuvent mettre en avant les mécontents espagnols. Tout ce que nous savons, c'est que quinze cents paysans de Maceda, gros bourg de ce qu'on appelle la Suisse espagnole, se sont mis en état d'insurrection, refusant de payer leurs contributions. D'autres paysans des localités voisines s'étaient joints à eux pour protester contre les exigences des percepteurs que soutenait une force armée de cinquante hommes. La lutte s'engage et le sang coule. Trois morts et pas mal de blessés restent sur le carreau et la bataille continue jusqu'au moment où arrive, avec un renfort de deux cents soldats, le commandant militaire d'Orense. Force reste à la loi.

Dans cette rixe, comme dans toutes celles qui troublent actuellement les provinces d'Espagne, se fait sentir cette influence carliste sur les gens qui s'imaginaient que la poudre tirée pendant la révolution de septembre devait faire tomber du ciel des alouettes toutes plumées, bardées et rôties.

Les plus compromis dans ce soulèvement de Maceda se sont enfuis dans les montagnes, mais l'émotion causée par ces événements n'en persiste pas moins dans cette contrée qui a pris au sérieux les théories économiques de M. de Cormenin.

MAC VERNOLI.

LA SEMAINE LITTÉRAIRE

M. Beulé vient de terminer par le volume intitulé : *TITUS ET SA DYNASTIE* (Lévy), ce qu'il appelle *Le Procès des Césars*. Il a traité, en effet, la matière en accusateur public. Son réquisitoire est éloquent, tout plein de chaudes indignations, et nul prévenu, s'appelât-il Galba, Vespasien ou Titus, ne trouve grâce devant lui. Personne ne se lève au banc de la défense? Les Césars sont condamnés.

On a reproché à M. Beulé ses allusions cherchées et continuelles aux choses de notre temps. Mais il aurait été bien fâché qu'on ne les remarquât pas. Sous couleur d'histoire romaine, l'élégant académicien a fait longtemps de la politique contemporaine : ç'a été l'amusement des hommes graves pendant une période aujourd'hui close. Je ne sais si la cause victorieuse lui doit beaucoup; n'y eût-il que la part du soldat, il peut dire, au rebours de ce pauvre Titus, qu'il maltraite si fort : je n'ai pas perdu ma journée.

L'HISTOIRE NATIONALE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, par M. Émile Chasles (1 vol. Ducrocq), est certainement un livre bien fait, où les sources sont interrogées avec discernement, les travaux antérieurs utilisés, où les faits se groupent d'après un plan rationnel. Légéiegaulcis, ou la race; les Gallo-romains et la civilisation avec Ausone; Sulpice-Sévère, les solitaires de Lérins, Saint-Eucher, Salvien et Sidoine Apollinaire; les Gallo-Francis et

l'épopée, avec saint Avite, Fortunat, Colomban, Flodoard, etc.; les Gallo-Bretons et l'esprit romanesque, avec le *Livre de la Table Ronde*, la légende de Merlin et le *Graal*, sont exposés avec méthode et clarté. On voit que l'auteur, homme d'érudition, est aussi homme d'enseignement.

Maintenant, que M. Émile Chasles nous fasse part de sa conviction profonde « que les œuvres importantes ne sont jamais isolées, qu'elles tiennent toujours de près au génie d'un temps et d'une race, et qu'enfin le développement de la littérature correspond au développement de l'histoire, » je l'en crois d'autant plus que tout le monde est d'accord sur ce point. Vue juste, oui, mais neuve? Le Anglais ont inventé, pour baptiser les découvertes de ce genre, le mot de *truism*; nous dirions, nous, en mettant de côté toute intention blessante, une vérité de La Palisse.

Le 4^e volume du THÉÂTRE COMPLET DE DUMAS FILS (*l'Ami des femmes, les Idées de M^{me} Aubray*) vient de paraître. J'ai lu les fameuses Préfaces. Elles méritent, par la hardiesse de la pensée, l'esprit verveux et étincelant, et aussi par l'accent de conviction qui y règne, le bruit qui s'est fait autour d'elles. La femme y est, cela est vrai, précipitée du piédestal sur lequel nous l'avions placée, et, j'en frissonne encore, fustigée d'une main impitoyable. Mais l'homme n'est guère mieux traité. Seul responsable de tout, il est seul coupable, et il n'y en a guère qu'un sur dix mille qui puisse faire un bon mari. Alors, je ne m'étonne plus que la société soit si malade.

Il fallait tout le talent, tout l'esprit de Dumas fils, — était-ce encore assez? — pour oser écrire ce qu'on se dit tout bas, et seulement entre hommes. Une morale très-élevée plane heureusement sur cette dissertation délicate. Dirai-je que j'ai été moins convaincu qu'ébloui. La thèse de l'auteur contient évidemment des portions de vérité, et d'un relief! Mais est-elle la vérité? J'admets ses trois catégories de femmes, mais dans chacune d'elles, que de variétés, que de sous-genres, que d'exceptions! Et prenez garde que tout est là. Chacun de nous, pris dans sa vie totale, est une exception et n'a affaire qu'à des exceptions.

Mais on noircirait des rames de papier (et je réponds qu'on en noircira) avant d'avoir fait avancer la question d'un pas. C'est dans ce sens aussi qu'on peut dire des femmes : C'est la bouteille à l'encre.

L'ÉGYPTE, CINQ MINUTES D'ARRÊT!!! par Lambert de La Croix (Lachaud). — Qui se souvient de l'inauguration du canal de Suez? Il y a vingt ans de cela. — Mais non, il n'y a que cinq mois. — Cinq mois! allons donc! — Voilà comme nous sommes : un incomparable élan au début de l'entreprise, une frénésie de la voir accomplie; puis, comme l'achèvement ne se fait pas assez vite au gré de notre passion, une froideur, un scepticisme outrés, en face de l'œuvre audacieusement enfin terminée. Quel feu de paille que notre enthousiasme!

Il faut pourtant qu'on s'arrête devant ce rêve fait chair — ou eau, peu importe. Il est bon que des livres nombreux nous fassent comprendre la merveille, les uns traitant le côté scientifique, les autres le côté pittoresque. M. Lambert de La Croix, un aimable et spirituel écrivain, qui a assisté à l'inauguration en qualité de correspondant du *Moniteur universel*, nous a rendu tout le mouvement, tout l'aspect de ces fêtes uniques.

Dans son agréable livre, *l'Égypte, cinq minutes d'arrêt!!!* (un vrai train de plaisir), les prodigieux décors de l'Égypte des Pharaons et de l'Égypte du khédive passent devant vos yeux éblouis, avec la prestigieuse rapidité des paysages qu'on aperçoit de la fenêtre d'un wagon. Avec lui nous sommes allés en Égypte, mais nous n'y avons pas séjourné. Un peu plus de description, — dût-on rester en ce genre bien au-dessous de Th. Gautier, — ne nous aurait pas déplu. Mais c'est le défaut de ces plumes trop alertes : l'admiration est ardente, l'impression vive, la patience manque; « vite au but » est leur devise.

Au moins n'a-t-on pas le temps de s'endormir sur ces livres à grande vitesse.

PHILIPPE DAURIC.

LE BARBIER DE TARASCON

(Suite)

A ce choc, le berger se dressa devant eux.

Fernandez resta foudroyé : les mots passionnés qu'il adressait à Claire, expirèrent dans sa gorge : ses pieds semblaient cloués au sol.

Le montagnard, debout, appuyé sur son long bâton, se tenait impassible, muet, le regard vague.

Claire examinait curieusement son vêtement de peau qui cadrait avec son visage rude, mais à l'aspect bénin.

Tout à coup, la prunelle mate du chevrier s'alluma; et, posant sa large main sur l'épaule du commandant :

— Eh! eh! Pierre! s'écria-t-il, qu'il y a donc longtemps que tu étais parti! et comme te voilà devenu un beau monsieur?..

Un tressaillement convulsif passa dans tout le corps de Fernandez; mais se remettant aussitôt :

— C'est un fou : il y en a beaucoup dans le pays, partons vite, fit-il, en entraînant la jeune fille, et l'empêchant de se retourner vers le chevrier, qui les avait poursuivis un instant, en criant :

— Pierre! Pierre! je suis Joseph, ton ami, ne me reconnais-tu pas?

— Mon Dieu, que vous êtes poltron! disait Claire un peu surprise de la terreur qui s'était emparée du commandant.

— Ce pauvre homme n'a pas l'air méchant du tout, je vous assure.

— C'est pour vous que je craignais quelque insulte, dit-il : d'ailleurs, j'ai les nerfs atrocement malades; cette chaleur m'accable.

— Écoutez! écoutez! je crois que le fou se met à chanter maintenant, dit la jeune fille émue de compassion.

Effectivement, une voix fruste s'élevait dans le lointain; la mélodie agreste que laissait échapper les lèvres du chanteur résonnait dans ces âpres solitudes, et se dilatait comme un soupir de la nature, sur des paroles qui en exprimaient la poésie.

« Mon bel ami en partant pour la guerre,
« Seul m'a laissé triste et désolé! »

— Pauvre homme! dit Claire, pauvre insensé!

— Marchons, marchons! s'écria brusquement Fernandez, que le chant du père atteignait en pleine conscience.

Ils rejoignirent bientôt la compagnie, et malgré ses efforts pour retrouver son calme, le commandant ne pouvait s'empêcher, tout le long de la route, de tressaillir anxieusement au souvenir de cette apparition.

Ah! c'est que le passé commençait à remonter à la surface.

IX

On voyageait avec lenteur, et plutôt au gré de la fantaisie de Claire, qui avait des admirations d'artiste pour chaque cascade bondissante, chaque hardi point de vue, que selon l'itinéraire usuel ils rencontraient sur leur passage.

Vint le soir, et la brume, ce noir rideau qu'étendent les soirées d'automne, commençait à s'élever des bas-fonds et allait envahissant les immenses falaises, dont le soleil, comme un globe de feu, surplombait encore les cimes neigeuses.

Le temps était à l'orage, et l'on entendait comme une menace, gronder d'écho en écho les roulements d'un tonnerre lointain.

Les petits chevaux du pays montés par les baigneurs pressaient leur marche avec inquiétude, et le guide ne cessait de les stimuler de sa voix rude et gutturale.

Le sentier qu'ils suivaient alors côtoyait un gave rapide, dont les bords fort rapprochés étaient garnis d'ajoncs, de trembles, de hautes fougères; l'épais fourré, se rejoignant presque, voilait la profondeur de l'eau, et présentait un danger au moindre faux pas.

De minute en minute le brouillard devenait plus dense, et bientôt sa couche épaisse ayant hâté le déclin du jour, nos voyageurs se trouvèrent bientôt dans l'obscurité la plus complète.

— Perez! cria au guide le cavalier qui suivait immédiatement ce chef de file, où sommes nous?
 — Près de Gardane, à six lieues d'Aix.
 — Conduis-nous à Gardane!
 — Impossible, monsieur, où trouver le sentier qui y conduit par une obscurité pareille?
 — Que le diable t'emporte! dit le baron entre ses dents: voilà la pluie maintenant! et ces pauvres femmes! As-tu froid, Claire? voici un manteau.
 M. de Létang avait arrêté sa monture, et s'était retourné sur la selle pour parler à sa fille, quand le guide saisissant la bride:

— Avancez, avancez donc, monsieur! s'écria-t-il: il ne fera pas bon à travers ces défilés tout à l'heure. Le colonel maugréa quelques mots de colère contre l'imprévoyance qui les avait ainsi attardés, et éperonna son cheval en reconnaissant ce qu'il y avait de prudent dans l'injonction du guide.

La petite cavalcade continua d'avancer péniblement, car le passage était si étroit, le sol si caillouteux, et le ciel si noir, que nos voyageurs jouant de nécessité le rôle des moutons de Panurge, étaient obligés d'aller emboitant le pas de leur coursier sur la trace de celui qui précédait.

Tout à coup, un sifflement aigu fit retentir la montagne, et un autre, identique, sorti de l'avant-garde de la troupe, y répondit aussitôt.

D'un mouvement rapide, le baron arma un pistolet, et dit d'un accent résolu:
 — Malheur à toi, Perez, si tu nous as égarés avec intention!

— Ça! fit le guide d'un ton indolent orné d'une nuance de mépris, n'avez peur, monsieur! les contrebandiers sont d'aussi braves gens que les messieurs de la ville, quoiqu'ils fassent un métier plus difficile.

En ce moment, l'étroit sentier sur lequel ils cheminaient contourna la montagne, et il se fit une manœuvre par laquelle les cavaliers, se plaçant en ligne, firent passer au milieu les deux dames, dont une, M^{me} de Létang, disait ses prières: Claire, elle, riait, comme rien de tout les jeunes et heureuses fiancées.

La pluie cependant tombait fine, pressée, et les éclairs se succédaient sans interruption: une fois, à la clarté qu'ils produisaient, on put entrevoir de grosses masses noirâtres glissant des flancs de la montagne.

La curiosité des baigneurs, un instant excitée à l'aspect de ces blocs, dont l'un avait été prestement saisi par le guide et mis en travers de son cheval, fut vite dominée par la terreur que leur inspira bientôt le déchaînement de la tempête.

Sa voix mugissait comme une immense clameur répercutée de vallon en vallon, et les quatre horizons s'éclairaient par intervalles de lueurs sinistres.

Au bout d'un certain temps, les chevaucheurs, épuisés par cette marche pénible, heurtée, étaient rendus de lassitude, et M^{me} de Létang ne savait plus quel saint invoquer, lorsqu'ils aperçurent un bâtiment isolé au-dessus duquel s'élevaient des tourbillons de fumée et un jet de flamme.

— Halte! cria le guide; et il accompagna ces mots de son coup de sifflet strident.

Aussitôt on vit s'ouvrir la porte de cetteasure. L'intérieur était vivement éclairé, et nos voyageurs se hâtèrent de s'y réfugier comme dans un lieu providentiel.

C'était simplement une hutte dont une vaste salle occupait tout le rez-de-chaussée: un arbre avec son branchage brûlait tout entier dans un coin; la flamme rouge léchait la paroi, et allait chercher une issue dans un trou pratiqué au sommet.

Tout autour de ce feu étaient rangés en demi-cercle, les uns assis sur des fascines, les autres sur des quartiers de roc, certains sur des bissacs rebondis semblables à celui que Perez avait ramassé sur la route, des muletiers, des contrebandiers, et une femme encapuchonnée dans sa mante noire.

Ils se pressaient les uns contre les autres, et leurs pieds s'étaient nus devant le foyer, tandis que leurs chaussures famantées pendillaient aux branches qui n'étaient pas encore enflammées.

GERMAINE BOUÉ.

(La suite au prochain numéro.)



VARIÉTÉS: *Le Ver rongeur*, pièce en trois actes, par MM. Jules Moïnaux et Henri Bocage. — FOLIES-DRAMATIQUES. — Reprise de *l'Œil crevé*.

Maigre semaine, ou, pour tout dire, semaine entièrement vide, car *le Ver rongeur* appartient au contingent de la semaine précédente. *Le Ver rongeur* des Variétés n'a rien de commun avec ces petits animaux annelés, rampants, sans vertèbres, qui vivent dans les fruits, dans les meubles, voire même dans les livres, — non plus qu'avec cette espèce particulière de remords qui s'introduit dans le cœur du coupable. Pour comprendre ce titre, les habitants de nos provinces éloignées devront ouvrir le volume de M. Lorédan Larchey: *les Excentricités du langage*, cet indispensable dictionnaire de l'argot parisien. Ils y liront: « VER RONGEUR. — Voiture prise à l'heure pour faire des visites abrégées dans le but d'avoir moins à payer au cocher. Mot expressif. Exemple: « La lorette arrive en cabriolet et dit en entrant: Docteur, prêtez-moi donc de quoi renvoyer mon *ver rongeur* (Maurice Alhoy, 1840). » A présent que vous voilà renseignés, la pièce des Variétés n'aura plus de mystères pour vous. Elle est drôle. On y voit un jeune étourdi courir en fiacre, le jour de ses noces, à la recherche d'un billet qu'il a souscrit à l'ordre d'une ancienne maîtresse. Si ce billet venait à tomber sous les yeux du beau-père, adieu le mariage! car le beau-père est féroce sur le chapitre des mœurs. Heureusement qu'après bien des transes et bien des essoufflements, et je ne sais combien d'heures de « ver rongeur, » le billet se trouve... dans la poche du cocher. Cet étourdi est proche parent de *l'Étourneau* de M. Léon Laya.

Le Ver rongeur est gaiement joué par Christian, Grenier et Blondelet. Il me semble qu'on ne rend pas toute la justice due à ce dernier. Blondelet a de l'originalité et de l'imprévu; il fait une figure de chacune de ses créations, si modestes qu'elles soient. Un débutant, M. Daniel Bac, usant spirituellement du procédé aristophanesque, a emprunté les traits de Brébant, le célèbre restaurateur du coin du faubourg Montmartre;

Car Brébant, c'est tout dire, et dans le monde entier, Jamais restaurateur ne sut mieux son métier.

Voilà bien ses cheveux argentés et étagés en pyramide, son col gigantesque; voilà sa démarche, voilà même sa voix. Cela lui apprendra à fréquenter si assidûment les théâtres. Il n'est pas le seul, d'ailleurs, parmi ceux de sa profession; avant lui, Bonvalet était le camarade de tous les artistes du boulevard du Temple; Langeais, le propriétaire actuel du restaurant Maire, se ferait hacher menu comme chair à pâté, plutôt que de manquer une première représentation. — Quels rapports singuliers existe-t-il donc entre la cuisine et l'art dramatique?

La reprise de *l'Œil crevé* aux Folies-Dramatiques doit-elle être comptée parmi les nouvelles? Et pourquoi pas? De cette absurdité chantée, de cette incohérence donnée, il restera un type souverain, celui du *duc d'en face*. Le *duc d'en face* est un des coups les plus terribles qui aient été portés à la noblesse actuelle....

CHARLES MONSELET.

LA SCALA SANTA

La place Saint-Jean-de-Latran, à Rome, est située à l'extrémité de la ville, sur la route qui conduit à Naples. Elle doit son nom à Plautius Lauteranus, qui avait en cet endroit sa maison.

Au milieu de la place s'élève l'obélisque le plus haut qui ait été transporté dans la ville éternelle. Sur un des côtés est bâti le palais qui porte le nom de la place, et qui, après sa destruction par un incendie, fut rebâti par l'architecte Fontana sous le

pontificat de Sixte-Quint. Non loin de ce palais se trouve la villa Massini et l'église Saint-Jean-de-Latran. C'est dans cette église qu'a été apporté et réédifié l'escalier saint, *scala santa*, escalier qui se trouvait dans le palais de Pilate à Jérusalem, le même que, suivant la tradition, gravit le Christ lorsqu'il fut amené au prétoire. Dominique Fontana, l'architecte, présida à sa réinstallation en 1589.

Cet escalier, composé de trente-trois marches en marbre blanc, ne se monte qu'à genoux. Les fidèles qui ont soif d'indulgences plénières le gravissent péniblement en récitant certaines prières. Après avoir accompli ce saint exercice, on arrive, par un des quatre escaliers latéraux qui y correspondent, dans la chapelle des *Sancta Sanctorum*. Sous l'autel de cette chapelle, qui renferme bon nombre de reliques vénérées, on se prosterne devant une image de Jésus-Christ très-ancienne, haute de un mètre cinquante, et qui depuis plusieurs siècles sollicite l'adoration des âmes pieuses.

Depuis plus de cent ans on n'avait vu, comme cette année, pareille affluence dans l'église Saint-Jean-de-Latran; jamais peut-être plus de fervents catholiques ne s'étaient pressés sur les marches de la *scala santa*.

La réunion du concile à Rome a amené une foule d'étrangers pieux qui, dans leur pèlerinage à la vieille cité papale, tiennent à honneur de s'astreindre aux pratiques religieuses qu'on ne peut exercer que là, et à gagner les indulgences attachées à ces pratiques, quelque mortifiantes qu'elles soient pour le corps.

C'est probablement en souvenir de la *scala santa* que le P. Félix a dit: « Le paganisme adorait le plaisir, le christianisme fait adorer la souffrance. »

MAC VERNOLL.

MUSÉE DU LOUVRE

COLLECTION LOUIS LACAZE

En léguant au Louvre sa précieuse collection de tableaux, principal souci d'une longue carrière, gage d'un amour persévérant pour les œuvres d'art, M. Louis Lacaze n'a pas seulement témoigné de son esprit patriotique, il a encore ajouté un riche appoint aux trésors de notre grand musée national.

Chose singulière, si bien garni qu'il soit en peintures de toute provenance, le Louvre ne laisse pas de offrir des lacunes regrettables. Eux-mêmes, les artistes français, n'y sont pas toujours suffisamment représentés. Or, précisément dans la collection Lacaze, les tableaux français sont en nombre, presque tous fort beaux, quelques-uns superbes, et, par une heureuse fortune, plusieurs vont au-devant de besoins qu'il n'eût guère été possible de satisfaire, à leur défaut, fût-ce au prix des plus lourds sacrifices.

Ainsi, le Louvre n'avait qu'un Watteau. Un chef-d'œuvre, il est vrai. Mais le legs de M. Lacaze le gratifie de plusieurs autres excellents, eux aussi, sous le rapport de la qualité et de la pureté. Surtout *le Gilles*, Pierrot, l'ami Pierrot, en grègues, toque et casaque blanches, debout, droit, fixe, immobile comme une statue, est un morceau d'un prestige merveilleux. Le ton du costume est d'une saveur rare, la pâte d'une souplesse admirable, le modelé étonnant. Et, circonstance qu'il importe de signaler, l'artiste n'a jamais exécuté d'autre figure entière, de grandeur naturelle. C'est-à-dire que nous avons, en même temps qu'une peinture hors de pair, une pièce unique dans l'œuvre du maître. Les autres Watteau nouveaux-venus, sont *l'Indifférent* et *la Finette*, — au coloris vif et strident, à la touche alerte et spirituelle, délicieux petits pendants que posséda la marquise de Pompadour; — *l'Assemblée dans un parc*, d'une très-grande finesse de pinceau, malheureusement noircie et alourdie dans les ombres, et deux ou trois esquisses d'une valeur secondaire, d'un intérêt non douteux, néanmoins.

Certes, Philippe de Champaigne occupait au Louvre une belle place avec l'aristocratique effigie du cardinal-duc de Richelieu, et celles des pâles religieuses de Port-Royal. Cependant elle s'agrandit avec le portrait du président de Mesmes, person-

nage austère à mine de blaireau, enveloppé d'une ample robe écarlate, et plus encore avec le cadre où se voient le prévôt des marchands et les échevins de Paris, honnêtes bourgeois, graves, sérieux, joignant les mains, — et quelles mains supérieurement peintes! — à genoux autour d'un crucifix. Lui aussi Rigaud sera mieux apprécié, maintenant que l'on connaît le portrait du cardinal de Polignac, peinture saine, franche et vivante, le portrait de P. de Bérulle, qui ne le cède en rien au précédent, et celui du duc de Lesdiguières, un enfant, à mi-corps, cuirassé, la main droite posée sur le bâton de commandement. Examinez la facture des chairs, le modelé des lèvres, des yeux, pour mieux dire de tout le visage encadré d'une abondante chevelure blonde et bouclée, cela n'est-il pas tout à fait délicat et charmant?

C'est à Largillière que la donation Lacaze rend un signalé service : lui, presque ignoré au Louvre, le voilà posé en maître de bonne race. Non, je ne crois rien dire de trop : portrait de M. du Vaucel, en grande perruque poudrée et veste ramagée d'or; portrait du président de Laage, en manteau feuille morte; portrait de jeune femme en Diane, avec une peau de panthère autour de la taille; portrait d'un échevin, portrait d'un magistrat, et au-dessus de ceux-là, portraits réunis dans la même composition du peintre, de sa femme et de sa fille, tous brillent par une noblesse d'allures, un éclat de coloris, une limpidité d'exécution et une grâce française qui en font autant de morceaux méritant les vifs applaudissements des connaisseurs.

Et Chardin, duquel on a pu dire : si la peinture n'avait pas été connue, il l'eût inventée; Chardin, dont on voyait déjà neuf cadres au Musée, en a maintenant quinze de plus. Comment ne pas s'en réjouir? Dans leur genre, ce sont des modèles accomplis. Et Boucher, qui fut un peintre de troisième ordre par la faute de son temps, quels jolis échantillons de sa manière éveillée et galante! Et Fragonard! L'ébauche subtile et légère que *la Chemise enlevée!* Qu'est-ce? un frottis, presque rien, un bijou d'adresse et d'esprit. Plus neuf autres toiles, sur lesquelles pas une n'est indifférente. Et Greuze! Six pièces, dont une tête de jeune fille qui, mise en vente, eût allumé les convoitises et fait bondir les enchères avec autrement de raison que les minois chiffonnés de la galerie San Donato. Et Lancret et

Pater! Ensemble, huit compositions, reflets aimables de Watteau. Et Oudry, et Vestier, et Roslin, et Tocqué, que sais-je? Hubert-Robert, Jean Raoux, Jean Nattier, Le Nain; qui encore? Lemoine, de Troy, Monnoyer et bien d'autres, sont là également, avec des œuvres dignes d'eux, dignes aussi de la collection.

Donnons une mention particulière à la *Nature-morte* de Roland de la Porte. Sur une table de pierre, une nappe blanche, une cruche, un verre d'eau, du pain, des livres, etc., le tout exécuté d'une

bourgeoise, ni bien jeune, ni belle, en robe bleue, en bonnet blanc, un bouquin broché à la main, oui, rien que cette simple image, ce serait assez.

On ne trouve pas dans la collection Lacaze, seulement des peintures de notre école. Il y en a aussi d'italiennes, — vingt-six, pour la plupart, avouons-le, de peu d'intérêt; — et il y en a d'espagnoles, — treize; parmi celles-ci, le *Pied-bot*, de Ribéra, toile puissamment colorée, solidement peinte, où l'étrange réalité est serrée de près dans un style fier et robuste. Enfin, les écoles hollandaise et flamande

Y sont représentées par 80 ouvrages environ. Jacques d'Arthois entre pour la première fois au Louvre; pareillement, Nicolas Maës et Franz Hals, l'un avec une tête de bohémienne d'une remarquable intensité de vie; l'autre avec un intérieur de la plus touchante bonhomie, le *Benedicite*. Un joli paysage sert de morceau d'introduction à Jacques d'Arthois.

Je n'ai pas l'intention de passer en revue la série entière des peintures néerlandaises et flamandes de la galerie Lacaze. Un seul article n'y suffirait pas. Je me borne donc à une rapide nomenclature. On voit deux Kalf, un van der Hagen, un Hemskerck, un Everdingen, un van der Heyden, un van Goyen, un Gérard Dow, quatre Brauwer, un Terburg, un Huysmans, dix Adriaan et Isack van Ostade, un Denner, un Karel Dujardin, vingt Téniers, etc., etc., tous ces maîtres en petits échantillons, il est vrai. Peu importe! Il y a tant de charme dans ces cadres restreints et familiers qui rappellent si bien la nature!

Notons, avant de terminer, plusieurs rutilants Snyders, onze Rubens, dont un seul important. Et puis trois Rembrandt : un *portrait d'homme*, une *baigneuse*; et une *Betzabée*. Faute de place, je néglige le *portrait* et la *baigneuse*. Mais la *Betzabée!* Ah! la belle œuvre! Le dessin n'est

point noble assurément, ni correct; le type est trivial, abject, le caractère repoussant. Et pourtant quel ensemble harmonieux et calme! quelle coloration! quelles ombres! quelles lumières! que de beautés au milieu de défauts qui frappent les yeux! Mais quoi! ces défauts sont de ceux qu'on ne saurait ôter. Comme on l'a dit, génie tout d'une pièce, Rembrandt est incorrigible. En effet, c'est là une des causes de sa grandeur.

OLIVIER MERSON.



MUSÉE DU LOUVRE. — Collection Louis Lacaze. — Gilles, tableau de Watteau.

brosse attentive aux détails, avec un relief et une vérité extraordinaires. A ses meilleures heures Chardin n'a jamais mieux fait. N'oublions pas non plus le ravissant *portrait de femme* catalogué sous le n° 271, car nous tenons une œuvre de premier mérite, que le Musée peut montrer avec un légitime orgueil. Longtemps on le crut de Chardin. Mais après mûr examen, l'on s'est ravisé : Chardin ne le compte plus dans son bagage, et l'on ne sait à qui l'attribuer. Pour élever un artiste au pinacle, pour le faire illustre, l'effigie de cette petite

LE MOIS COMIQUE, PAR CHAM



— Maman, nous nous insurgons! Apporte moi un bonnet rouge et une presse pour imprimer mes proclamations!



L'INSURRECTION POSANT SES CONDITIONS.
— Monsieur, je renonce à mes opinions, si vous me rendez mes billes.



— Comment, madame! vous rentrez à 6 heures du matin!
— Mon ami, je suis allée me faire vacciner!



— La chasse est fermée!
— Pas pour la plume! Les procès de presse continuent.



— Pourquoi faire une tête comme ça?
— Ça fait bien; on me prendra pour un député de l'ancienne majorité.



— Ils entrent en carême; moi, j'ai jamais pu en sortir!



LES FAUX AUTOGRAPHES.
— Une lettre de Sésostris!
— Merci! je ne les reçois plus sans être affranchies.



— Farceurs! des lits de Procuste! Vingt-cinq ans que je fais des ménages, j'en ai pas encore vu!



— Et ton nouveau livre?
— Il sera sous presse ce soir. Je le mets dans ma poche pour aller au bal de l'Hôtel-de-Ville..



NOUVEAUX INSPECTEURS DES HARAS ET DES BEAUX-ARTS.
— Jeune homme, ce qui me plaît dans votre tableau, ce sont les parties galopées.



— Je t'ai menée à l'Odéon, embrasse papa!
— Non! je veux embrasser l'autre!



— Demandez-lui donc s'il n'y a pas moyen de voir l'un avant de voir l'autre.

COURRIER DU PALAIS

J'étais là, je fermais les yeux, j'écoutais, et je me croyais en pleins contes des Mille et une Nuits! On a beau dire et beau faire, quand il est question de l'Orient, on ne peut pas sortir des pages traduites par M. Galland. Je sais bien que la voix de MM. les agrées au tribunal de commerce est probablement moins douce et moins harmonieuse que celle de Schérazade, mais quand une fois on a enfourché un dada, on galope dessus sans en demander davantage. Voici l'histoire.

Un matin... ou un soir, le vice-roi d'Égypte dit à son confident : « Je veux un corps de ballet, je veux des danseuses qui soient toutes jeunes et jolies, je les veux tout de suite; je veux une troupe italienne, je la veux composée d'artistes célèbres, je veux un orchestre comme il y en a peu, un orchestre comme il n'y en a pas! »

Nous n'ignorons pas que nous venons de quitter un peu les Mille et une Nuits pour tomber dans l'Ours et le Pacha; mais le Schaabaam est resté tout à fait dans la couleur locale, quoique légèrement chargé.

Au lieu de s'adresser, pour satisfaire le vice-roi, à un magicien ou à un génie quelconque, M. Manasse, qui n'était pas du tout grand visir, eut recours au télégraphe électrique pour donner les instructions de son souverain, et à la poste aux lettres pour plus amples explications. Les télégrammes partis du Caire pleuvent à Paris chez M. Verger.

Rien d'amusant comme de voir les tournures abondantes et fleuries du style oriental traduites par ce brutal télégraphe qui fait payer si cher les ornements du discours :

« 1° Danseuses, faut toutes jolies! 2° faut tout de suite ou pas! » ou bien encore : « Faut artistes célèbres! »

Les lettres disaient quelque chose de plus : « Si les danseuses n'étaient pas toutes jolies, écrivait M. Manasse à M. Verger, vous seriez cause de ma ruine. »

Et plus loin, cette phrase qui peint si bien un monarque oriental, Haroun-Al-Raschid... ou Schaabaam : « Notre souverain ne plaisante pas; quand il veut une chose, il la veut bien ou pas!... » Et pour l'opéra italien, le sultan veut purement et simplement qu'on lui expédie dans sa troupe : « trois ou quatre noms uniques dans le monde! »

Enfin, M. Verger, bien qu'il ait la ferme intention de rester à Paris, et qu'il n'ait pas peur qu'on lui coupe la tête, se met en campagne, et, en effet, il propose les engagements de divers artistes « les plus uniques dans le monde. » Je ne sais pas si, quant aux danseuses, il avait aussi exactement suivi les instructions impératives que M. Manasse lui avait transmises; mais il engage Naudin, au prix de 125,000 fr. pour la saison, plus un bénéfice et le voyage payé. Le vice-roi a fait dire par M. Manasse qu'il ne regardait pas à l'argent... Parbleu! dans les Mille et une Nuits.

Cependant, au moment où M. Verger va faire signer Murska, il reçoit un télégramme qui lui donne contre-ordre, parce que Sarolta, qui est arrivée au Caire, a pleuré en apprenant que Murska allait venir... Oh! l'Orient! l'Orient!...

M. Manasse se trouve impliqué dans un complot, il est obligé de fuir, et il est probable qu'il ne dirigera jamais le théâtre du Caire, encore bien heureux que quelque muet....

Tout à coup je suis brusquement, brutalement réveillé par les conclusions; l'Orient disparaît : M. Verger réclame à M. Manasse 200,000 francs pour sa commission sur les traités qu'il a été chargé de conclure, et pour rémunération de ses peines et soins; M. Manasse, d'abord, combat cette prétention, et subsidiairement il appelle Haroun-al-Raschid en garantie. — Peut-on tomber de plus haut! Mais les juges consulaires ont repoussé la demande de M. Verger, non pas que le jugement lui conteste son zèle, son activité et ses bons soins, mais parce qu'il lui paraît résulter des termes de la correspondance, que M. Verger a agi comme associé et non

comme simple mandataire de M. Manasse; il eût partagé les bénéfices, il est juste qu'il partage les revers. Mais voilà un complot bien mal venu! C'est comme cela dans les Mille et une Nuits.

Tenez, voici une affaire analogue, mais vous allez voir comme c'est dépourvu de couleur : nous ne sommes plus au Caire, nous sommes dans le faubourg Saint-Denis; il ne s'agit plus du théâtre du vice-roi, mais d'un café-concert qui s'est mis sous l'invocation du Cheval-Blanc. — Cela sent l'auberge de campagne. Les artistes ne comptent pas parmi elles les plus uniques du monde, et je ne sais pas si les dames sont toutes jolies. M^{me} Roisin, qui est le vice-roi de l'établissement, a engagé M^{me} Goudesone-Busseuil, non pas à 125,000 francs pour la saison, mais tout simplement à 500 francs par mois, avec dédit de 300 francs. Aujourd'hui, la chanteuse demandait le paiement du dédit, attendu que son nom n'avait pas été mis en vedette sur l'affiche, que l'on avait monté une cabale contre elle, et enfin qu'un beau soir on lui avait refusé la porte du théâtre quand elle s'était présentée pour chanter. Mais la directrice du Cheval-Blanc reprochait à sa diva d'être un peu trop exagérée dans ses gestes et dans son débit, de soulever ainsi des tempêtes de protestations, et surtout d'avoir un soir chanté un certain troisième couplet un peu libre que la commission d'examen avait interdit.

Le tribunal a admis ces explications, et il a réglé seulement la question des appointements échus en faveur de la cantatrice dont les amendes se trouvent effacées.

Un mot pour le groupe de M. Carpeaux, que je me permettrais de trouver une œuvre remarquable avant la tache d'encre, et que j'ai l'audace de voir encore avec les mêmes yeux depuis la tache d'encre : le groupe *la Danse*, exécuté sur la commande du ministre de la maison de l'Empereur, est-il devenu par cela même une propriété publique sur laquelle tout le monde peut exercer un droit de reproduction? M. Raudnitz, le photographe, l'avait cru ainsi; mais bientôt une saisie fut pratiquée à la requête de M. Carpeaux, suivie de plusieurs saisies à la requête de M. Appert, son cessionnaire. La première chambre du tribunal civil, sur la demande de M. Raudnitz, a ordonné mainlevée de toutes ces saisies, a condamné M. Carpeaux à 300 francs et M. Appert à 2,700 francs de dommages-intérêts, mais sans avoir tranché la question principale. M. Carpeaux, en cédant son œuvre, n'est pas réservé le droit de reproduction qui y est attaché; mais l'œuvre est elle tombée dans le domaine public? voilà ce que peut-être un autre procès nous dira.

Vous savez que Dessous-le-Moustier, le contre-facteur de Troppmann, s'est fait juger par la cour d'assises de la province du Hainaut, séant à Mons, précisément pendant que toute la presse française et une partie de la presse étrangère assistait au procès du prince Pierre Bonaparte. C'est dommage! D'après ce que nous ont révélé les correspondances belges, Dessous-le-Moustier, ce berger enfouisseur de cadavres était un criminel à étudier. — Je vous ai dit, il y a quelques mois, qu'il avait tué et enterré successivement les trois frères Thirion, marchands bouchers, avec qui il se trouvait en rapports de commerce. Il avait profondément enterré dans un puits les trois cadavres, et il avait bâti sur ce terrain une partie de sa maison. Ces crimes furent révélés et découverts quand l'assassin fut arrêté pour avoir empoisonné sa femme; les langues se dénouèrent alors; on fit une enquête, on pratiqua des fouilles, et la vérité fut connue.

Dessous-le-Moustier combattit l'accusation par des mensonges hypocrites aussi longtemps que cela lui fut possible; mais devant la cour d'assises, c'est par la violence cynique qu'il a procédé. Il a carrément menacé d'étrangler le procureur général qui lui déplaisait, et l'honorable magistrat, M. de Bayay, ne perdait jamais l'accusé de vue, et ne souffrait pas qu'un des six gendarmes chargés de le garder s'éloignât une seconde!

— L'accusé est-il capable de tuer un homme d'un coup de poing? demandait à un témoin M. le procureur général.

— Si vous voulez le savoir, essayons! s'écriait Dessous-le-Moustier.

Un peu plus tard, il disait aux gendarmes : — Ah! je voudrais en finir; ça m'embête!

Ce criminel est de petite taille; il a fait toilette pour ses juges; il a fait friser ses cheveux et relever ses moustaches. Il niait avoir empoisonné sa femme et son beau-père; mais il avouait avoir tué, par hasard, sans le vouloir, les trois frères Thirion, qui l'avaient attaqué. — Vous comprenez? il leur a donné des coups de poing, des coups de tête; ils sont tombés, et il les a poussés dans le puits... sans penser à mal... « Je ne sais pas bien s'ils étaient morts! » ajoutait-il.

Cette bête féroce d'un nouveau genre a été condamnée à mort par le jury belge. C'était jour de marché; les campagnards étaient nombreux dans le palais et aux environs. En apprenant ce résultat, ils ont poussé des cris de joie, ils ont applaudi : on aurait dit une fête.

Eh bien, oui, nos bons voisins, cela est honnête au fond; mais un peu moins d'enthousiasme, de grâce!

La cour d'assises de Paris a condamné à la peine de mort un autre Belge, Lathouwers. Ce domestique modèle, si bien recommandé, qui a coupé le cou à M^{me} Lombard, et qui est venu dire au mari paralytique, présent à cette terrible scène : « Qu'est-ce que vous dites de cela, monsieur? »

M^{me} Lombard a reproché à son domestique de s'être enivré, et ce fidèle serviteur lui a coupé le cou pour cela; il a essayé de couper le cou à la cuisinière, qui n'était pas bien avec lui, et à la concierge, avec laquelle ils étaient, dit-il, « les meilleurs amis du monde. »

Lathouwers a raconté tout cela avec le plus grand flegme; il a expliqué comment il s'y était pris.

Mon Dieu! si la Belgique tenait à réclamer Lathouwers, je ne m'opposerais nullement à ce qu'il lui fût rendu.

PETIT-JEAN.

CHRONIQUE MUSICALE

Notes historiques sur le *Freischütz*.

Nous voudrions cette fois donner tout sèchement et tout froidement quelques notes historiques sur le *Freischütz*. Le sujet est actuel, puisque la représentation du chef-d'œuvre de Weber est imminente à l'Opéra. D'ailleurs nous avons sous la main et traitant la matière une brochure importante, très-riche en révélations inattendues, et bourrée de ces menus renseignements dont est si curieux le public d'aujourd'hui.

Voici le titre de la brochure : « *Histoire de Freischütz*, par Edmond Neukomm, tirée de la biographie de Charles-Marie de Weber, écrite par son fils le baron Max-Marie de Weber. »

Je crois qu'on ne peut puiser à meilleure source; j'y puise donc; j'y cueille un bouquet d'entre-filets, que j'offre au lecteur, s'il veut bien en pardonner le décousu et le style dépourvu de prétentions.

— Le *Freischütz* fut représenté pour la première fois à Berlin, le 18 juin 1821. Mais il y avait onze ans que Weber avait songé à mettre en musique le *Franc-archer*, conte fantastique d'Apel. Déjà en 1810, habitant le château de Neubourg, près d'Heidelberg, il en avait ébauché le scénario en collaboration avec son ami Alexandre de Dusch.

— Pourtant le compositeur, brûlant la politesse à son librettiste, se mit en 1817 à écrire sa partition sur un nouveau poème de Kind.

— Le titre du *Freischütz*, ne fut arrêté qu'aux dernières répétitions : il remplaçait ces deux autres entre lesquels on avait hésité, *La Fiancée du Chasseur*, le *Coup d'épée*.

— Pendant qu'il travaillait, diverses circonstances influèrent sur l'esprit du compositeur et lui inspirèrent plusieurs pages de son œuvre : « Ainsi le chœur du rire des paysans, au premier acte, a son origine dans l'impression que produisirent sur Weber les fausses intonations de quelques vieilles femmes psalmodiant une litanie pendant un service divin endormant dans la chapelle de Pillnitz. De même la Gorge-aux-Loups fut conçue dans le tra-

jet de Dresde à Pillnitz, un matin qu'il régnait un brouillard épais qui ressemblait à de gros nuages se pelotonnant et s'enchevêtrant autour de la voiture. »

— Ce fut le 12 juillet 1817 que Weber commença à écrire sa partition (il composait en même temps *Preciosa* et le *Concertstück*). Le premier morceau mis sur le papier fut le duo en la d'Agathe et d'Anette (au second acte). Divers autres morceaux portent des dates qu'il est peut-être curieux de relever. L'ouverture : 22 février; — la ronde : 17 mars; — le chœur des chasseurs : 26 mars; — le trio du second acte : 17 septembre; — la scène de la Gorge-aux-Loups : 14 novembre; — la Valse : 29 novembre; — le grand air de Max : 30 novembre, etc...

— Dans le principe, le *Freischütz* était destiné au théâtre de Dresde; et ce fut sur les instances de M. de Bruhl que Weber consentit à donner son œuvre sur celui de Berlin. M. de Bruhl était surintendant des théâtres royaux.

— En dépit d'une protection si puissante, Weber eut d'abord quelque peine à se faire agréer à Berlin, où les Italiens dominaient et menaient le dilettantisme prussien. Le roi et les personnages de la cour, notamment, n'avaient d'oreilles que pour Spontini, qui venait de faire représenter son *Olympie* avec beaucoup d'éclat.

— Les rôles du *Freischütz* furent distribués ainsi : Agathe, M^{me} Seidler; — Max, Stumer; — Gaspard, Blume; — Annette, M^{lle} Eunike.

— Pendant tout le temps des répétitions, Weber et sa femme habitèrent chez Meyerbeer.

— Les décors du *Freischütz* furent peints par Gropius sous les yeux du célèbre décorateur Schinkel; et aussi sous la surveillance de Weber, qui donna ses idées pour l'exécution de la Gorge-aux-Loups.

— « Les costumes dessinés par Sturmer satisfaisaient moins le maître qui les trouvait beaucoup trop élégants. Max et Gaspard dans la Gorge-aux-Loups, en culotte courte et en escarpins, avec des broderies d'or et des boutons en quantité, voilà ce qu'il ne pouvait admettre. Ce qu'il voulait, c'était l'habit de chasse en étoffe grossière, de grandes bottes à revers et un chapeau retroussé. Il fut fait ainsi dans la suite à Dresde. Mais à Berlin on tint pour impossible un costume aussi négligé et les bonshommes de Sturmer furent adoptés. »

— Dès la première représentation le *Freischütz* obtint un succès extraordinaire, mais qui ne se dessina, il est vrai, qu'après le grand air d'Agathe, au second acte. L'assistance était nombreuse, et on y voyait figurer Henri Heine et Mendelssohn (alors âgé de douze ans).

L'ouverture du *Freischütz* fut bissée le soir de la première représentation.

— En dépit de l'enthousiasme général, le parti de la musique italienne un instant vaincu s'agita et intrigua de toute façon. Un de ses journaux alla jusqu'à imprimer cette phrase sur le chef-d'œuvre de Weber : « C'est le bruit le moins musical qui ait jamais résonné sur un théâtre! »

— Weber en rentrant chez lui après la représentation, écrivit cette note sur son agenda : « *Freischütz* accueilli avec un enthousiasme incroyable. L'ouverture et la chanson populaire redemandées. Sur dix-sept morceaux, quatorze applaudis à outrance. Tout pour le mieux. Je fus rappelé et vins saluer en compagnie de M^{me} Seidler et de M^{lle} Eunike, attendu que je ne pouvais trouver les autres. Des vers et des couronnes sont tombés à mes pieds. *Soli Deo gloria.* »

Le *Freischütz* traduit, remanié, émondé, par Castil-Blaze et Sauvage, fut donné à Paris sur le théâtre de l'Odéon (alors théâtre lyrique) le 7 novembre 1824. Le nouveau titre de l'œuvre était *Robin des bois* ou *les Trois balles*. C'est cette édition qui est restée la plus populaire en France, malgré plusieurs tentatives faites pour restituer le texte primitif.

— L'édition de l'Opéra (qui sera prochainement remise au jour) se rapproche davantage de l'œuvre primitive. Elle n'en diffère guère que par les récitatifs qui ont été écrits par Berlioz pour remplacer le dialogue parlé. Le *Freischütz* de l'Opéra se chante sur des paroles de M. Pacini. Il a été représenté pour la première fois en 1841 avec MM. Marié, Bouché, Wartel, et Mmes Stolz et Nau.

P. S. A huitaine le compte rendu de l'intéressante représentation de *Charles VI* au Théâtre-Lyrique.

ALBERT DE LASALLE.

LES COMBATS DE RATS

A L'EXPOSITION DE LA RACE CANINE

Les Dieux s'en vont! disait un ancien.

Ils s'en sont allés! devons-nous dire aujourd'hui.

Avec ceux des autres divinités payennes, les atels de la Diane Chasseresse se sont écroulés. Leur poussière s'est entassée sur celle qui recouvre le fameux édit de Louis XI, édit par lequel était enlevé aux grandes familles féodales le privilège de poursuivre le gibier sur leurs domaines.

M. Prudhomme, chassant dans la plaine Saint-Denis, aurait seul le fanatisme assez naïf pour ne pas rire au nez d'un Gaston de Foix qui lui dirait : « La chasse sert à fuir tous péchés mortels; bon vénéur a en ce monde joie, liesse et déduit, et après aura paradis encore. »

On ne voit plus de notre temps de grandes chasses que dans les forêts de la couronne ou sur quelques grandes terres, comme celles du château de Ludes, dont M. de Talhouët, un de nos derniers gentilshommes, est le propriétaire princier.

Malgré la réglementation administrative, la chasse est devenue l'apanage des braconniers. L'approvisionnement général du gibier en France est leur monopole. En fait d'exercice divin, ainsi que Platon, divin lui-même, appelait la chasse, nos irréconciliables du permis de chasse n'ont laissé à nos gentilshommes gandins que la chasse aux rats.

La grande chasse au cerf, au daim, au sanglier, à l'ours, au loup, au renard; au coq de bruyère, au faisan, à l'outarde, au héron, au cygne; la grande vénerie, en un mot, a fort dégénéré. Mais si on ne se livre que très-peu à la chasse à courre et à la fauconnerie, on ne s'en passionne pas moins pour la chasse aux rats que l'esprit pratique des anglais a élevée à la hauteur d'une institution cynégétique et de voirie municipale. Pour cette chasse, les anglais ont créé une race spéciale de chiens, le *rattier*, un bull-terrier résultant du croisement du doguin et du renardier.

Le dernier concours de la race canine aux Champs-Élysées nous a donné le spectacle d'une de ces chasses ou plutôt d'un de ces combats entre rats et rattiers.

C'est la première bataille officielle de ce genre qui se livre en France. Un jury compétent y assiste, une montre à secondes dans la main et sous les yeux.

Une petite enceinte, un *ring*, est ménagée dans le local de l'exposition. Afin qu'aucune péripétie de ce drame émouvant ne soit perdue pour les dilettanti; le pourtour du cirque est garni de glaces où viennent se refléter toutes les attitudes des combattants. Un chef de piste, M. Warmington, portant le pantalon collant et les bottes molles réglementaires et auquel il n'est permis de toucher ni rats, ni chiens, tant qu'un seul rat reste vivant, saute dans l'arène, portant une boîte à deux compartiments, grillée sur le dessus et dans laquelle sont enfermés les rats. A un signal donné, un chien rattier est amené dans le *ring*. M. Warmington lâche un citoyen de la gent trotte-menu, puis deux, trois, quatre, enfin un cinquième rat. Les cinq sont happés, éreintés, étranglés en 30 secondes par le plus habile terrier que les applaudissements des connaisseurs proclament vainqueur. Les autres chiens ont mis une minute pour tuer cinq rats. Les paresseux!

Un quatrième terrier, un propre à rien celui-là, a eu la maladresse de se laisser prendre la patte entre les dents d'un rat plus malin qui le met hors de combat. Il est hué, sifflé, absolument comme en Espagne est sifflée et huée la *prima spada* qui porte au taureau un coup maladroït.

Qu'on me ramène aux bêtes du cirque!

Et voilà à quel degré de puérité et de sauvagerie cynégétique est descendu le haut plaisir de la chasse en France!

Ah! quand on voit cette décadence on se rappelle

la boutade qu'Alphonse Karr lançait aux lions en gants jaunes :

« L'ancienne aristocratie, l'aristocratie de race, avait de belles mains; celle qui surgit sur les débris de l'ancienne se contente d'avoir de beaux gants qui cherchent à cacher des mains vulgaires. Il n'y a plus de grands noms, de grandes familles, d'illustration personnelle aujourd'hui. On ne distingue plus les hommes que par la couleur de leurs gants. »

Il n'y a plus de grandes chasses, de grands chasseurs devant l'Éternel ni devant M. d'Houdetot, plus de Charle X, plus de prince de Condé, disons-nous. On ne distingue plus les hommes que par la *ratsomanie*.

LÉO DE BERNARD.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Quel est, auprès du public, le meilleur avocat d'une maison commerciale? C'est l'échantillon. Vous ne trouverez jamais un orateur plus éloquent. Aussi la Malle des Indes a-t-elle raison d'expédier un joli choix de ses foulards des Indes pour convaincre les élégantes des pays les plus éloignés.

C'est ainsi que la Crêpeline, beaucoup moins chère que le crêpe de Chine, et produisant le même effet, le foulard japonais, tissu croisé, brillant comme le satin, l'armure, le Céleste Empire, brilleront bientôt d'un nouvel éclat, escortés de foulards parsemés de fleurettes si fraîches, qu'elles semblent nées du soleil.

Le monde élégant sait où il faut s'adresser; aussi, voyez-vous une clientèle d'élite, l'Impératrice en tête, accorder la préférence à la Malle des Indes (passage Verdeau).

**

Faire un corset sans l'essayer! Voilà une prétention qui encourage la confection.

Jamais un peintre, fût-il un maître, n'a prétendu se passer d'un modèle.

Dans une sphère plus humble, M^{me} Léoty, qui semble pourtant avoir la science innée du beau, en matière de coquetterie féminine, déclare avoir besoin d'essayer son corselet grec pour lui donner toute la perfection durable.

Aussi quelle élégance possède ce corselet, comme il moule la taille, et comme il dessine le buste!

La ceinture de grâce de M^{me} Léoty convient particulièrement à la taille frêle de la jeune fille, qui tend sans cesse à se pencher. (place de la Madeleine, entre le boulevard et la rue Royale).

**

Même elle avait eue cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Chaque jeune fille en récitant au couvent ces vers du songe d'Athalie a appris que les reines de l'antiquité ne dédaignaient pas de recourir aux subterfuges pour paraître toujours jeunes et belles. Hélas! il n'est pas besoin d'être reine et reine de l'antiquité pour vieillir; c'est le sort commun, mais comme on aime toujours à paraître le plus longtemps possible jeunes et fraîches on emploie les mêmes moyens. Qui sait? peut-être même les mêmes produits. Pourquoi le *rose de Chypre* et le *blanc de Paros* de la maison V. Rochon, rue de la Paix, et l'art de les employer qu'on indique dans ses salons discrets ne seraient-ils pas des secrets dérobés à l'antiquité!

**

Il est une petite fée industrielle qui s'est introduite dans grand nombre de maisons pour y répandre le bonheur tranquille, les jouissances modestes avec le contentement de soi-même.

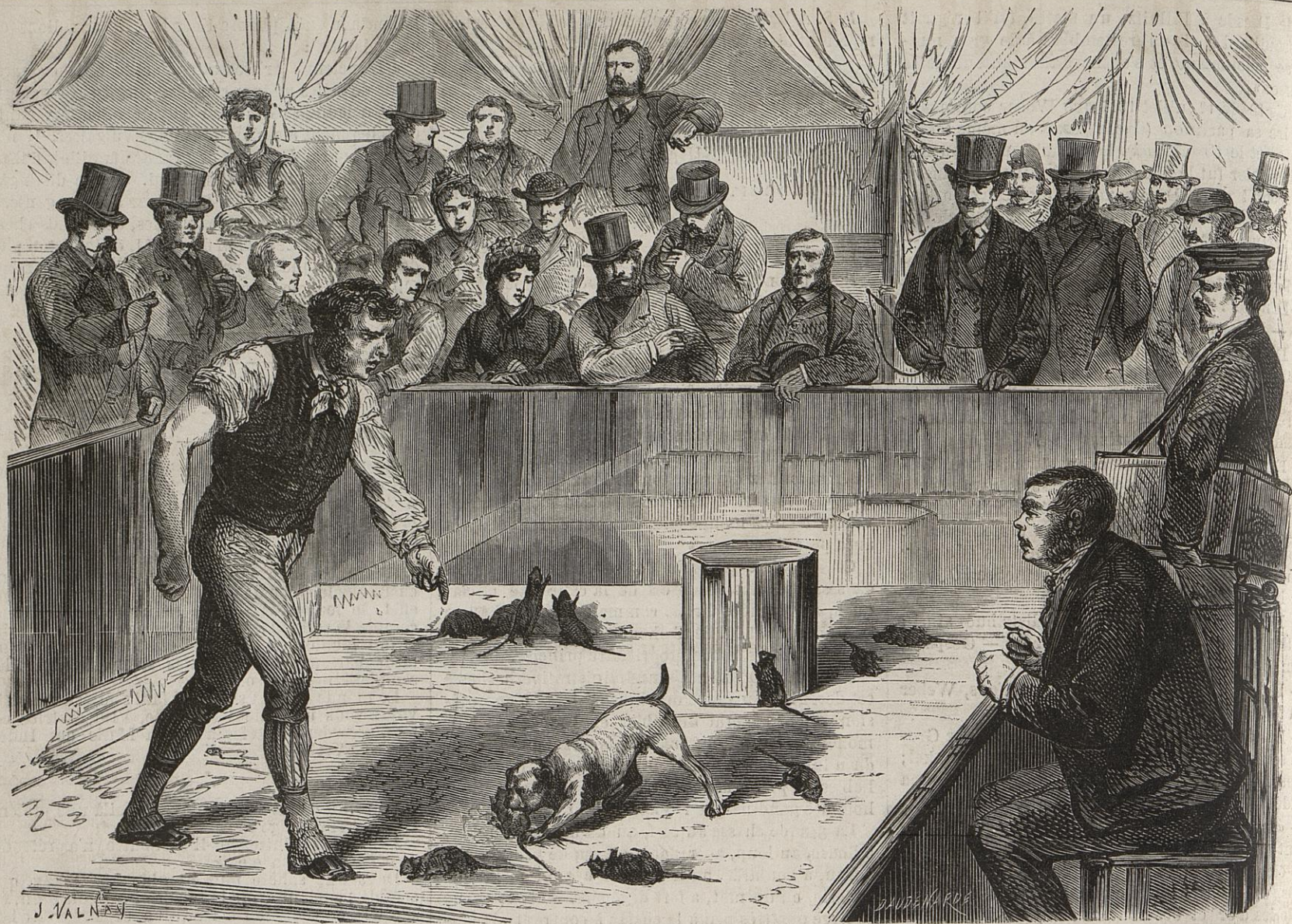
Elle satisfait en même temps la coquetterie et la charité. C'est la machine à coudre de Gibbs et Wilcox (boulevard Sébastopol), à l'angle de la rue Grenéta.

Comme meuble, son élégance lui permet le voisinage du piano; comme mécanisme, elle a des trésors en faveur de qui l'emploie. Son rouage se prête à la moindre impulsion qu'on lui donne; il abat de l'ouvrage (Broderie, tapisserie, couture), silencieusement, sans jamais se lasser ou se déranger.

**

MM. Pinaud et Meyer se sont donné pour mission de conserver la beauté, et c'est une tâche qu'ils ont noblement accomplie.

Leur pâte callidermique rend au teint sa fraîcheur; leur crème vierge fait disparaître la ride, leur lait d'Hébé vous fait jeune comme la déesse qui porte le nom de cette merveilleuse composition; leur poudre de riz vous transfigure. La brosse dentaire du docteur Laurentius, conserve les dents saines et blanches, et purifie l'haleine.



Combat de chiens ratiers et de rats à l'Exposition canine. — Champs-Élysées.

Mais je m'arrête... Les plus illustres disciples des muses ont chanté la beauté; MM. Meyer et Pinaud (à la Corbeille fleurie, boulevard des Italiens) la conservent; c'est plus utile! De plus, ils l'idéalisent, car ce sont aussi des poètes, ces artistes praticiens qui tirent un pareil parti du parfum des fleurs.

Monselet a commis douze sonnets sur le *tapioca Feyeux*, le *couscoussou des Arabes*, la *crème de riz*, le *maranta des Antilles*, la *farine de châtaignes*, la *semoule d'Italie*, les *perles du Nizam*, etc.

Si le célèbre auteur arrive aussi à chanter les trois cents potages Feyeux, notre langue s'enrichira d'un ouvrage didactique aussi long qu'un poème.

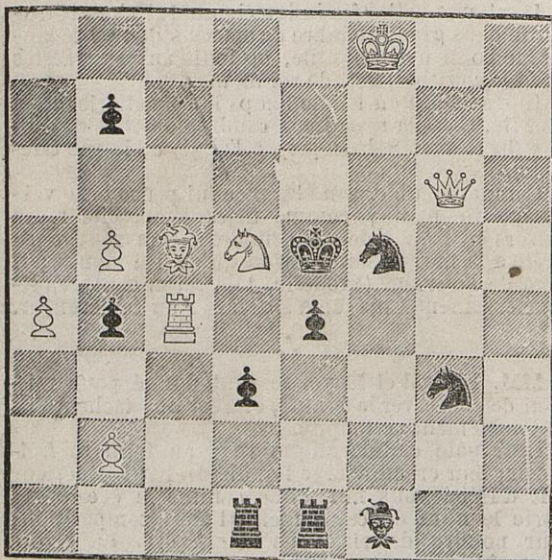
Les poètes qui écriront sur cette matière féconde ne sont pas menacés de mourir de faim, pour peu qu'ils se nourrissent de leur sujet.

C^{SS}E A. DE BORETTY.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 330

COMPOSÉ PAR M. J. PLACHUTTA, DE TRENTE.



Les blancs font mat en cinq coups.

4 francs par an

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

publie les listes officielles de tous les tirages d'actions et d'obligations françaises et étrangères, ainsi que la liste de toutes les obligations sorties à des tirages antérieurs. Il publie, en outre, tous les renseignements financiers, et une appréciation raisonnée de toutes les valeurs.

Tout nouvel abonné reçoit en prime le calendrier des actionnaires pour 1870 et le Manuel des emprunts d'État.

ENVOYER QUATRE FRANCS en mandat ou timbres-poste à M. P. MASSY, gérant, 104, rue Richelieu, Paris.

Le Crédit Lyonnais publie chaque semaine une Circulaire financière contenant tous les renseignements qui peuvent intéresser les porteurs de rentes, actions, obligations, et guider les capitalistes qui veulent employer leurs fonds avec sécurité. Cette circulaire est envoyée gratuitement à toute personne qui en fait la demande. — Ecrire au Crédit Lyonnais, 6, boulevard des Capucines, Paris.

Vient de paraître : brochure traitant de la chemiserie en général et des derniers progrès apportés à cette industrie. Ouvrage intéressant chacun à quelque condition qu'il appartienne. Pour recevoir la brochure franco, il suffit d'en faire la demande par lettre affranchie à la *Chemiserie spéciale*, 102, boulevard Sébastopol, à Paris.

LIBRAIRIE LACHAUD, ÉDITEUR

4, place du Théâtre-Français, à Paris

L'Égypte, cinq minutes d'arrêt! par M. LAMBERT DE LA CROIX.

Un vol. — Prix : 2 francs.

Manuel des courses, dictionnaire du turf, par H. DE MIRABAL.

Un vol. — Prix : 1 franc.

Les nouveaux Jacobins, par EUGÈNE LOUDUN. — I. Les Girondins. — II. Les Jacobins. — III. Le Panthéisme. — IV. La Science. — V. Le Doute. — VI. La Nouvelle morale. — VII. La Littérature. — VIII. L'Art. — IX. Les Hommes.

Un beau vol. in-18. — Prix : 2 francs.

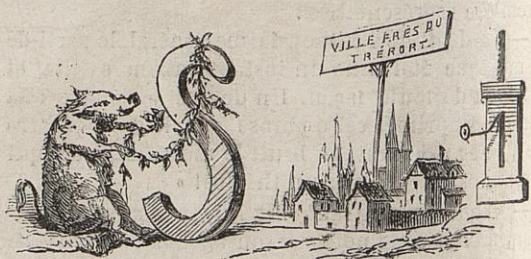
LE MONITEUR DE LA BANQUE

ET DE LA BOURSE

Coûte 2 francs par an.

Il est envoyé gratuitement pendant un mois à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie, 1, rue du Dix-Décembre.

RÉBUS



tique



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

On peut faire toute la vie avec dégoût et sans succès un métier qu'on fait mollement et à demi.